

L. D'ASCO
ET
E. DESCLAUZAS
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON
10, Rue du Croissant, PARIS

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rir est le propre de l'homme.
François RABELAIS.A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Chartres, 2

LYON

10, Rue du Croissant, PARIS



NOUVEAU MANIFESTE DU PRINCE NAPOLEON

Le Mariage de M^{lle} ELLUINI. --- Gommeuse et Vieille Fille

Tirage justifié :
52,000 N^{OS}
PARIS-LYON

Lire à la 4^e page
SILHOUETTE DE
HENRIETTE KAILLOU

UN LENDEMAIN
de
BAL MASQUÉ

A dater de ce jour, toutes les communications, lettres, mandats-poste, abonnements doivent être adressés
rue de Chartres, 2.

Le Mariage
DE
GABRIELLE ELLUINI

Les bonapartistes font parler d'eux. Tandis que le prince Jérôme couvre Paris d'affiches couleur chocolat, la muse du parti aux violettes s'affiche aux yeux de la foule. Cette tendresse, célèbre par toutes sortes de choses qui ne sont pas la vertu, avait fini en l'avenir de la dynastie impériale. Elle espérait jouer les Marguerite Bellangé, au cas où un Napoléon étalerait, pour la troisième fois, sur le trône de France, un manteau constellé d'abeilles.

Gabrielle Elluini lance la nouvelle de son procès, le jour où le puissant prince Jérôme — c'est au ventre que je fais allusion — se voit appeler devant des juges. Elle sort de sa chambre à coucher quand le cousin de Napoléon III rentre en prison.

Tristes augures.
Si le prince s'affecte de se voir appréhendé au col, en vertu de l'article 87 du code pénal — article relatif aux attentats qui ont pour objet de changer la forme du gouvernement — la demi-mondaine, elle, prend gaiement son parti de son aventure romanesque. Elle le raconte d'une façon assez spirituelle pour que nous lui cédions la plume.

Nice, ce 8 janvier 1883.

Mon ami,
Si je ne vous ai pas fait part de mon mariage, je veux au moins vous narrer ma séparation... par faitement ! Vous avez bien lu. Tout d'abord, laissez-moi vous conter aussi brièvement que possible cette idylle. Il y aura deux ans, le 8 avril, que je fis la connaissance de mon mari (vous voyez que ce sont de vieilles amours), et ce en camarade (ce point est très important pour l'intelligence de mon récit).

Dernièrement, je subis une peine effroyable : l'effondrement de bien des illusions ; aussi je résolus de me marier (Mes moyens me le permettent, je possède à peu près cinq millions). Je pris Abel, attendu que ce que j'attendais d'un mari, il paraissait le réunir. Je ne voulais pas être amoureuse de mon époux ; aussi ai-je pris mon antitype ; moi qui aime les gars, je pris un mièvre au teint de femme filée.

Je savais que je n'aurais pas le temps d'être jalouse et qu'au surplus ça m'ennuierait. Il avait de l'esprit, il n'était pas désagréable à regarder, cela me suffisait, et comptant sur le reste, tout pouvait aller pour le mieux.

Le soir du mariage, je compris très bien — lui souffrant d'une forte grippe — moi très fatiguée de mes deux voyages successifs de Paris à Nice et de Nice à Paris — je compris, dis-je, que nous devions reposter chacun de notre côté. Le lendemain, nous étions en chemin de fer — rien de plus naturel que l'abstention. Mais arrivés à Nice, où tout est confortable, j'attendais vainement... Rien ! rien ! rien ! Ah ! par ma foi ! c'était si nouveau que je me pingais... je ne dormais pas ! J'attendais encore, et aujourd'hui, douzième jour de notre union, le pot aux roses s'est découvert.

Devinez ce que m'apportait mon mari en mariage ? Une maladie... inqualifiable, qu'il entretient depuis quelques mois !

Vous voyez ça d'ici !

L'aveu a eu lieu à la promenade des Anglais ; il y a eu naturellement des mots échangés.

A l'heure qu'il est, je l'ai prié d'aller déjeuner et dîner ailleurs, et je lui ai fait installer un appartement dans une aile de la propriété.

Demain matin, je verrai mon avocat et nous plaiderons en séparation.

Avouez que c'est un comble ! Avoir refusé des princes (ma parole d'honneur), ayant le bon goût de vouloir rester dans mon monde pour ne pas m'isoler — et tomber sur un monsieur qui, non seulement n'est pas mon type, mais qui est... endommagé.

C'est adorable. — Eh bien ! mon cher ami, si vous voulez m'être très agréable, vous ferez une chronique de cela, afin qu'on ne me prenne pas pour une linotte et qu'on sache bien pourquoi je vais plaider en séparation.

A part ça, un très honnête homme, auquel je n'aurais rien reconnu. C'est lui qui est volé, on nous le sommes tous les deux, à moins qu'il ne me force à lui faire une pension alimentaire.

Pour le coup, ce serait dur !

A vous,

G. ELLUINI-ABEL.

Avouez que Mme Abel conte d'une aussi agréable façon que la très pornographique reine de Navarre.

C'est encore une mariée qui ne l'est pas. Les accidents vont par série. L'affaire Martinez-Campos est toujours pendante, et voici que les habitudes de causes grasses voient s'ouvrir, en se pourléchant les babines, l'affaire Elluini-Abel.

Toujours des maris incapables. Voyons, messieurs les époux, vous moquez-vous du monde ? Vous prenez pour femmes des petites personnes de chair et d'os, ayant du sang dans les veines et des flammes dans les yeux — et vous les traitez ni plus ni moins que si elles étaient de bois. Ça n'a pas le sens commun.

Vous avez, à la bouche, les grands mots de vertu, d'honneur domestique et autres belles fadeuses et vous n'avez rien de ce qui permet à l'épouse d'être vertueuse et honnête. La somme d'amour qu'elle a besoin de dépenser, pour équilibrer ce budget que la nature donne à chaque être, vous la laissez intacte, c'est avoir trop de respect pour le capital. Elles semblent vous dire, ces chères mignonnes, monbon mari, mon cher petit mari, si vous ne voulez pas du capital, au moins prenez quelques petites rentes. Du trois pour cent, histoire de provoquer la hausse ! Non. Vous restez froids, compassés, graves et pédants. Vous faites les dédaigneux des beautés qu'on vous offre. Et quand vous ne blessez pas leur amour, vous blessez leur orgueil. Il y a de ces propositions qu'un homme ne refuse jamais, sous peine d'être d'une nullité à rendre des points à... je ne citerai personne, soyez tranquille, monsieur Albert... non, je ne citerai personne.

Cependant ce monsieur Abel me semble avoir dépassé la mesure, puisqu'il voulait traiter en sœur, la compagne de ses nuits, puisque sa passion s'arrêtait à la préface, puisque jamais il ne devait ouvrir les premiers feuillets du brûlant roman d'amour, que n'a-t-il choisi, une enfant candide, allant dans la vie sans savoir, et qui aurait pu croire, comme l'héroïne de je ne sais plus quelle ballade allemande, que ça devait être comme ça.

Elle n'aurait trouvé rien d'extraordinaire à son cas ; elle aurait peut-être aimé son mari, très chagement, très saintement, étonnée de n'être point mère et accusant le ciel de la punir de quelque péché introuvable, par une stérilité absolue. Elle aurait prié son mari mort, pâle comme l'ivore, blanche comme le cierge. Et l'heureux vainqueur qui aurait épousé cette veuve aurait été tout surpris d'être le mari d'une vierge.

Mais M. Abel, un mièvre au teint de jeune fille, choisit précisément une de ces farouches tigresses dont les baisers déçoivent et dont les caresses mordent. Il accepte d'être le mari d'une femme à qui il n'apprendra rien et qui pourra même lui apprendre quelque chose. Sur le livre d'or des dames galantes modernes, le nom de Gabrielle Elluini s'écrit en lettres capitales. Elle était la courtisane fétée, ayant la science et la présidence des merveilleux actes de la passion. Elle devait à l'opposé de la candeur « cinq millions » qu'elle avoue. Songez que qu'elle avait du étudier en s'étudiant pour parvenir à posséder un aussi joli magot. Elle aurait pu être le professeur des plus rouées, des plus dissolues, des plus experts. Et c'est à cette praticienne que s'adresse cet impuissant !

Un chanteur de la chapelle sixtine faisant la cour à Rigolboche ! Oh ! c'est le moment de s'écrier, avec la petite Mercédès : « mais pourquoi faire ? »
Peut-être, monsieur Abel espérait-il se guérir — car il n'était ennuqué que par hasard, en passant, comme on est manchot pour avoir perdu un bras sur le champ de bataille. Il était blessé d'amour. Son cas relève du docteur Riorio, à ce qu'affirme Gabrielle Elluini, qui pourrait écrire un traité sur ces maladies spéciales qui sont la fortune des médecins sans talent, fournisseurs de drogues impossibles qui se prennent en secret, même en voyage.

Mais je ne voudrais point cependant n'avoir à donner de blâme qu'au mari. La chaste épouse, la pure et vertueuse Gabrielle

Elluini, s'y est prise un peu à la légère ; quand après avoir eu tous les hommes on veut choisir un homme, on y regarde à deux fois, à trois fois, s'il le faut. Monsieur de Mac-Mahon a fait l'essai loyal de la République, on fait l'essai loyal de son futur. A ce compte elle n'aurait pas perdu grand chose, l'ancienne fleuriste du faubourg St-Denis, on peut même affirmer qu'elle n'aurait rien perdu du tout. Elle aurait acquis les preuves qu'elle désirait. On ne s'imagine pas une femme exerçant ouvertement la profession d'amoureuse, écrivain : « Il avait de l'esprit, il n'était pas désagréable à regarder, cela me suffisait, et comptant sur le reste, tout pouvait aller pour le mieux.

Le reste ! qu'avec ça, ces choses là sont dites ! c'est presque la fable des deux pigeons « bon souper et le reste ». Eh bien mesdames, il n'avait pas le reste. Si, il avait le reste des autres puisqu'il avait Gabrielle Elluini.

Depuis quelque temps les tribunaux font concurrence à l'Événement parisien. Il s'y joue des pièces d'une pornographie échevelée, et, j'avoue que pour ma part, je ne voudrais pas être chroniqueur judiciaire, quand on m'offrirait cent francs par mois et la soupe le matin, ce qui est un appointement formidable aujourd'hui, dans la presse — j'aurai trop peur de me voir privé de mes droits civils, et fourré à Mazas, coupable d'avoir rapporté un dialogue entre le président du tribunal et l'accusé.

C'est égal, avouez qu'il sera amusant ce procès. Du reste, il porte en lui sa morale à la façon des contes de La Fontaine, par exemple.

Une courtisane fait une fin, se range, devient épouse et tombe sur un homme qui est au ménage, ce que la croix de Genève est aux aigles guerrières.

L. D'ASCO.

Notre collaborateur Karl Munte nous revient après une absence de trois semaines. Annonçons, avec son retour, l'apparition prochaine d'un volume de poésies, contenant, outre celles publiées dans la *Bavarde*, une série de petits poèmes en prose, écrits d'une plume facile, souvent légère, toujours pudique.

Karl Munte est une sorte de puritan qui aurait un boudoir pour temple.

ON DIT

A Henriette Kaillou

On dit cette femme hâtive,
Et pourtant, le premier venu,
Dans une quiétude certaine,
Peut froisser, la nuit, son sein nu.

On dit cette femme ignorante,
Pourtant, malgré ses yeux mourants
Dans la volupté délirante,
Elle sait qu'un louis vaut vingt francs.

On dit cette femme sceptique,
Pourtant, au mur, elle a placé
Un portrait saintement mystique,
Par les draps, très souvent froissé.

On dit cette femme cruelle,
Pourtant, elle adore un toutou,
Un toutou blanc, qui ne suit qu'elle
Un toutou bête qui sait tout.

On dit cette femme méchante,
Pourtant, toujours prête au baiser,
Sur sa lèvre rouge qui chante,
Elle ne sait rien refuser.

On dit cette femme très-fière,
Pourtant, le matin, longuement,
Elle cause chez la portière
Et l'appelle même : maman !

Enfin on la dit demoiselle
— Ce mot, sur sa porte, est écrit —
Alors qu'elle reçoit, chez elle,
L'univers entier pour mari.

KARL MUNTE.

Nouveau Manifeste

DU

PRINCE NAPOLEON

A l'heure où nous paraitrons, le manifeste suivant sera apposé sur tous les murs du territoire français.

Il ne nous convient pas d'apprécier aujourd'hui un document d'une telle importance ; disons seulement que son effet sera grand et qu'il dépassera de beaucoup celui dont le *Figaro* a eu la primeur.

MANIFESTE

A mes concitoyens.

Scutari 15 janvier 83.

Ne vous étonnez pas, c'est la première fois de ma vie que je me mets ainsi en avant.

La France languit !

La grande majorité de la nation est dégoûtée. On ne se purge pas assez.

Le pouvoir exécutif est constipé. Réactionnaires, modérés et radicaux, tous font des efforts sans nombre pour soulager la patrie. Ils ont échoué !

Troubles anarchistes et intestinaux à l'intérieur, humiliation à l'extérieur, le mal réside dans le fondement même de la Constitution.

A force d'être assise, la magistrature est échauffée. Dans l'armée, pas d'avancement.

Le clergé se relâche.

Le commerce ne va pas. On sacrifie la Foire.

Comment faire ?

FRANÇAIS !

Je suis le seul homme vivant qui sache ce que c'est qu'un trône. La nécessité m'y pousse, nommez-moi, je rétablirai immédiatement l'état de siège. Avec moi pas de guerre à craindre, ma conduite en Italie, sur le Pô, vous en est un sûr garant.

FRANÇAIS !

Souvenez-vous de ces paroles d'un grand homme : *Tout ce qui est fait sans purge est illégitime.*

Fait à la Foire de Scutari.

PLOU-PLOU.

Les renseignements suivants nous sont parvenus au sujet de cet événement.

A Paris.

L'affichage de ce manifeste a causé dans Paris une émotion indescriptible ; les dames préposées aux chalets de commodité ont arboré le drapeau national à leur petit balai. Toutes les voitures de la compagnie Lesage sont illuminées.

La Chambre.

A la Chambre, les députés paraissent fort troublés. En montant au fauteuil, M. Brisson prend la tête de Clémenceau pour la bille de la rampe. — On sent qu'il se passe quelque chose de grave.

Tout à coup, M. Floquet monte à la tribune.

Le silence s'établit, on entendrait voler un administrateur de l'Union générale.

M. Floquet. — J'ai l'honneur de déposer la série de propositions suivantes :

PROPOSITION N. 1.

Le territoire français et d'Algérie, Caluire, Brindas et Chaponost, est interdit à tous les membres des familles ayant régné en France.

PROPOSITION N. 2.

Il est enjoint aux domestiques, concierges, et en général à toutes personnes au service des membres des familles ayant régné en France, de sortir immédiatement du territoire de la République.

PROPOSITION N. 3.

Pareil ordre est intimé aux fournisseurs des membres des familles ayant régné en France, ainsi qu'à leurs parents.

PROPOSITION N. 4.

Idem aux fournisseurs des fournisseurs des membres des familles ayant régné en France.

PROPOSITION N. 5.

Les chiens, chats, chevaux, perroquets appartenant ou ayant appartenu aux membres des familles qui ont régné en France, sont privés de tous leurs droits politiques.

PROPOSITION N. 6.

Par suite de ces mesures et expulsions, le chiffre de la population de la France se trouvant considérablement diminué, les appointements et charges des fonctionnaires sont doublés à dater du premier janvier.

A l'étranger.

Même retentissement à l'étranger. Tous les cabinets d'Europe ont échangé des masses de papiers chiffés.

A Vénissieux.

En signe de reconnaissance, le personnel de l'Union mutuelle des propriétaires a mis ses habits de fête, et a fait le service gratuit dans toute la ville.

Pour tous les renseignements,
O. DE PULNA.

RIMES FOLLES

Voici l'heure où vient l'amour,
Cueillons mille fleurs nouvelles ;
Entends gazouiller les tourterelles.

X

Allons chercher loin d'ici
Les parfums bénis de Flore ;
Prenons le chemin du symcomore.

X

Nous verrons le diamant
Qu'a du déposer l'aurore,
Sur la fantastique mandragore.

X

En mon esprit j'ai l'enfer,
Suis-moi, Vierge folle ou sage,
Et je te promets un hrtage !

Evariste CARRANCE.

La Gommeuse

La gommeuse est un mammifère carnassier qui s'approprie assez facilement ; cependant, même à l'état domestique, elle est peu susceptible d'attachement.

Sans avoir la timidité de la hyène, elle en a néanmoins les habitudes voraces ; comme celle-ci, elle sort de son repaire à la tombée du crépuscule pour chercher sa nourriture, et vient armée de ses griffes roses, dévorer les petits gommeux, qu'elle dévore tout vivants.

Son cœur présente la forme d'un porte-monnaie à compartiments multiples, et l'appareil de la digestion, très compliqué chez cet animal, est d'une force et d'une élasticité prodigieuses qui ne reculent devant rien : fortune, héritages, sentiments virils, cet animal mange tout, ronge tout, détruit tout, et ne lâche sa proie que pour courir à une victime moins vidée.

Mode de reproduction. — Contrairement à la loi qui régit les êtres, la gommeuse ne se reproduit que par des moyens artificiels, qu'on les suivants :

Prenez une gardeuse d'oies que vous raclez proprement après l'avoir lavée à grandes eaux. Faites infuser le sujet ainsi préparé dans plusieurs litres de paresse mélangée d'une forte addition de gourmandise et de coquetterie ; ajoutez quelques verres de champagne, un faux chignon, plusieurs pincées de piments érotiques. Faites alors sécher l'objet saupoudré avec du blanc de perle, arrosez légèrement avec du rouge végétal et quelques gouttes de parfums assortis ; enveloppez le sujet dans du velours et de la soie, et servez froid.

La Vieille Fille

Le travail de la génération de la vieille fille présente une grande analogie avec les phénomènes de la métamorphose de la chenille en papillon, mais dans un sens inverse. De même que le papillon, la vieille fille ne se révèle pas véritablement parfaite sans avoir passé auparavant par une série de transformations, qui offrent à l'observateur un vif intérêt.

On voit d'abord apparaître un jeune être revêtu de beaucoup d'illusions et d'une innombrable quantité de désavantages physiques et monétaires. Ces illusions sont autant de vêtements qui se fendent et tombent à mesure que le jeune être prend de l'âge.

Enfin, lorsque, de métamorphose en métamorphose, de papillon le sujet est devenu chenille, c'est-à-dire est entré dans la série des vieilles filles, il s'enferme dans sa peau dure, et subit alors une dernière et complète transformation : le nez s'allonge, les lèvres se pincent, l'œil désolé s'enveloppe d'un cercle de bistre, pavillon mortuaire d'espérances perdues ; tout le sujet se parchemine et prend l'aspect navrant d'une fleur desséchée conservée dans un tiroir de secrétaire.

A ce moment, la vieille fille, pour remplir le vide de son cœur, porte toutes ses affections sur une perruche, un chat ou un affreux roquet.

A. HUMBERT.

(A suivre)

La Vente André Gill

L'assistance publique a volé Gill.

Elle lui a volé, à ce pauvre fou, ses souvenirs de jeunesse, ses premières ébauches, ses derniers chefs-d'œuvre, son portrait, ses meubles, ses livres, ses compagnons des jours de splendeurs, dont les dédicaces sonnaient son libre génie.

Elle a arraché de l'atelier du peintre les toiles et les chevalets et, bric-à-brac, dans un odieux pêle-mêle, elle a jeté tout cela, à l'hôtel Drouot, sous le marteau implacable du commissaire-priseur.

Elle a profité de cette absence, peut-être momentanée, du pensionnaire de Charenton, pour lui ravir légalement et odieusement ce qui était à lui. Elle a comprimé ses bras dans la camisole de force, et tandis qu'il se débattait contre cette étreinte brutale, elle a entassé dans une voiture de louage le *Nouveau-Né*, les *Lilas* et le *Requiem du Rossignol*. Puis elle a vendu ces tableaux charmants, où l'on retrouve la grâce et la force de ce dessinateur hardi et fécond. Si, demain, Gill se réveille, si la folie s'éteint, il ne retrouvera plus rien, plus rien !

L'assistance publique l'aura ruiné, et le fou ne redeviendra artiste qu'à la condition d'être mendiant.

C'est ignoble, mais c'est légal. Les gens qui commettent ces crimes, ces vols de propriété, ces pillages et ces raptus officiels, sont couverts par les lois. C'est la Loi, sérieuse, la Loi devant laquelle nos fronts s'inclinent, qui, profitant de la nuit de cette conscience, a mis les scellés sur la porte et dévalisé la maison.

J'assistais à cette vente. Beaucoup de monde, peu d'âmes communes. Ici, Daubigny ; là, Allouet, le vaillant rédacteur en chef de la *Jeune France*. La sœur de Gill, dit-on, M^{lle} Gosset de Guines. Puis les juifs, les vieux marchands d'estampes, devant, assis au premier plan, et, dans le fond, des marchands de ferraille, payant seize francs des chenets forgés : cadeau d'un artiste à l'artiste.

On aurait dû choisir une salle plus vaste ; on aurait dû savoir qu'ils étaient nombreux les admirateurs du pauvre Gill. Non ! on a préféré installer cette vente dans un espace étroit qui a diminué les chances de gain. On avait réservé les salles plus spacieuses à des marchands de bonnettes ou de poivre en poudre.

C'était lugubre !
Quelle fin ! l'effondrement de toute une vie de labeur ! Sur la table de l'expert, le buste du peintre se dressait fier, imposant, semblant jeter à cette foule, qui assistait aux funérailles de son génie, le défi de sa belle figure léonine, le dédain de son altière monnaie, relevée à la Molière. Et cette attitude du buste — du modeste buste de plâtre — était si imposante, qu'alors qu'on adjudait à des prix dérisoires les œuvres véritablement remarquables, on fit monter à un chiffre relativement fabuleux ce plâtre — image vivante — du pauvre artiste dont le dernier asile est un cabanon.

Ainsi, tout a été vendu : les livres, les esquisses de femmes nues, les esquisses de la *Lune-Rousse* et de l'*Éclipse*, le *Nouveau-Né*, qu'un étranger a payé quinze cents francs, le *Pou*, suprême et dernière ironie, les *Lilas*, une scène vue, un poème délicieux écrit dans la grande foule travaillée de la banlieue endimanchée, la *Cigale*, qui chante et oublie de se vêtir. Et ce *Panorama*, projet gigantesque où défilent toutes les célébrités de ce Paris qui a besoin de dévorer, chaque jour, un nom nouveau.

Puis, après les tableaux, les estampes ; une copie de Gavarni, par Gill ; un recueil de poésies découpées ça et là, réunies dans un album tout prêt pour l'impression. Un ami aura-t-il le soin plein de réunir, en un volume, les pensées d'un peintre qui se doublait d'un poète ?

Et quand tout ce qui était l'artiste a été adjugé, on a vendu les tables, les chaises antiques, les rideaux de damas : ses seules richesses. La bande noire a emporté le reste : un pauvre mobilier de rapin dans la gêne.

Ça a rapporté une dizaine de mille francs. L'Etat empochera cet argent. Il le convertira en douches pour le pensionnaire de sa maison nationale ; avec cet argent, il lui donnera une camisole de force toute neuve et des gardiens plus vigoureux. L'Etat est payé : ce fou n'est plus sur ses bras. Il s'est débarrassé d'une charge. C'est bien assez, grands dieux ! de lui faire une pension de 500 francs par an sur la cassette du ministère des Beaux-Arts.

Et je songe, moi, que ce serait terrible le réveil de l'homme dans la brute, de l'artiste dans l'insensé, venant dire demain de sa voix peut-être affaiblie, et redressant sa tête toute blanche :

— Je suis le caricaturiste André Gill ; je suis celui qui, par le crayon, a plus fait pour tomber l'empire, que Gambetta avec ses discours. Les places que vous occupez, gens du pouvoir, vous me les devez. Je ne vous plus cependant la place que j'occupais,

moi ! Messieurs du gouvernement, tandis que j'étais à Charenton, on a pillé mon atelier de peintre, on a pris mes toiles, mes couleurs, mes pinceaux — tout, jusqu'à ma paillasse. Je vous somme de me dire, messieurs, quel est mon voleur. Je vous somme de le faire arrêter.

L'Etat ne répondrait point, car s'il répondait, il serait obligé de dire à l'artiste, lésé dans son amour-propre, dans sa dignité et dans ses biens :

— Le voleur, c'est moi !

R. DESCLAUZAS.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Première de « Peau d'Ane »

Pour ma part, je vous le confesse, je n'adore pas les fêtes, c'est donc sans grande joie que j'ai vu paraître « Peau d'Ane » sur l'affiche du Grand-Théâtre.

Je suis allé à la première convaincu que j'y dormirais et cependant je me suis amusé. « Peau d'Ane » a été montée avec beaucoup de soin. Les trucs fonctionnent à merveille et les décors sont des mieux réussis. L'inimitable conteur Perrault m'a fait jadis passer de bien doux instants, la féerie de MM. Laurencin, Clairville et Vanderbuck m'a fait passer une très agréable soirée. « Peau d'Ane » que les grandes personnes verront avec plaisir, est une bonne aubaine pour le régiment rieur et babillard des bébés.

Les ballerines légères comme des libellules, les pages si coquets et les gnomes fantastiques du roi Koussi-Koussi charmeront ces jeunes spectateurs. Je connais beaucoup de vieux habitués qui ne restent pas insensibles aux sourires des dames du ballet.

La jolie mademoiselle Nixav est une « Peau d'Ane » charmante. Malheureusement elle est enrhumée, ce qui l'oblige à revêtir son manteau sur le trône de son père. Le petit gringalet l'hermine royale. Espérons que Mlle Nixav sera bientôt débarrassée de cette vilaine toux qui l'oblige à tant absorber de tisane.

Le roi Matapa est fort réussi. Le roi Matapa, c'est Paul Bert qui ne faut pas confondre avec son homonyme le député. C'est une majesté bourgeoise pour qui le langage fleuri des cours est un mythe et qui se sert d'un madras à carreaux ni plus ni moins que votre concierge et le mien. Qui se douterait à voir cette vieille ganache si comique qu'on a devant soi l'un des plus jeunes artistes de la troupe.

M. Sager est un Cocambo des plus drôles. Les tribulations de Cocambo que tourmente le génie Phazel ont excité l'hilarité générale. Charmante Mlle Heumann tour à tour prince Koussi-Koussi et génie du feu ! M. Jaeger voudrait bien, j'en suis sûr, briser en deux la baguette à l'aide de laquelle elle lui fait tant de vilaines farces.

Mme de Salles (fée coquette) protège Peau d'Ane sa filleule et lui fait faire différents petits voyages dans les royaumes aériens. Elle est pleine de majesté, la fée coquette, c'est une fée des plus gracieuses. Mlle Bertini a tout le flegme que comporte le rôle de Nonchalante et Mlle Lavigne est une très mignonne Frivoliette.

Bel Azor (M. Lenormand) est un prince charmant très élégant, quant à M. Montevrel (Croquignolet) il est assez drôle, surtout lorsqu'il est en grande conférence avec sa fille Nonchalante qu'il bombarde de recommandations diverses.

Félicitons aussi Diamanture et Abricotin. Mme Bardige est une danseuse des plus gracieuses, elle a été applaudie à plusieurs reprises ainsi que mesdames Anita et Elina ses « lieutenantes ».

Nous avons fort goûté les ballets de « Peau d'Ane ». Le ballet chorégraphique est conduit à merveille.

Terminons en disant que « Peau d'Ane » est un succès pour le Grand-Théâtre. Tout est réglé avec beaucoup d'ensemble, trucs, ballets et illuminations. Aussi souhaitons nous bon succès à M. Dufour qui, nous l'espérons bien, nous ménage pour bientôt d'agréables surprises.

DE ST-SAVIN.

PARLES DES BRASSERIES FOLIES-BERGÈRES.

DAMES DE COMPTOIR

Essais de jeunes et jolies femmes, nos compliments sincères à l'administration. Si nous esquissons les principales silhouettes, nous trouvons au rez-de-chaussée (comptoir-salon) la charmante Blanche qui offre à tous avec une amabilité parfaite, cigares, cigarettes, champagne, pale-ale, etc., etc.

Elle a beaucoup d'esprit, est une femme accomplie. Si nous gravissons l'escalier, nos yeux tombent (comme si un aimant les attirait) sur la belle Juliette qui, sous des apparences dures et paraissant sournoises, cache une aménité proverbiale. C'est une jolie femme aussi bien à première vue qu'en pénétrant dans les détails.

Vient ensuite la petite Jeannette qui, si elle ne se grisait pas si souvent, serait charmante.

J'arrive avec plaisir à Sarah. Elle n'a pas une grande beauté en partage (n'allez pas croire qu'elle est laide, ce serait une erreur) mais elle a le remplace avantageusement par sa candeur, sa douceur, son amabilité et je crois par sa vertu.

La mignonne Blanche (qui se fait appeler Jeanne, je crois) charmante à tous les points de vue.

En résumé c'est le spectacle de plus agréable des Folies-Bergères que ces 30 minois charmants vous invitent (avec vos lous, bien entendu) à consommer un verre de bière ou une bouteille de Champagne.

Je vous demande pardon j'allais oublier le bouquet, c'est-à-dire Céline la Marseillaise connue de tous. Jeune et jolie elle captive tous les cœurs, et si l'on comptait ses victimes heureuses ce serait par centaines qu'il faudrait le faire.

Elle a un amant (le petit vicomte de X) par ce que c'est à la mode et indispensable, mais elle n'est pas pour cela retirée de la circulation, car elle se livre chaque jour au plus fort enchevêtrement.

Que voulez-vous c'est une femme à os, je suis loin de m'en plaindre, car il m'a été de cette façon possible de la posséder de nombreuses fois.

Un Indiscret.

Apollon. — Bien nommée, cette brasserie ! Si le dieu des poètes, abandonnant un instant sa lyre céleste, venait errer aux abords du Luxembourg, il honorerait certainement de ses faveurs les bocks de l'Apollon. Nul ne

doute que les nymphes de cet endroit ne le retiennent longtemps. Je ne veux en nommer qu'une seule. Vous connaissez tous, mes amis, la sémillante Méléche, dont l'œil vif et ardent a porté le feu et la flamme dans tant de cœurs. Gracieuse toujours, passionnée souvent, pompette quelquefois, c'est le type moderne. J'ignore si la suave Méléche croit à l'amour. Que lui importe à cet enfant de Bohême ? Un fils de Mars fait en ce moment ses délices ; elle ne lui ménage, paraît-il, aucune de ses tendresses.... Toute à lui ! Quel veinard !

Hainaut. — Encore un fils de Bel-lone, heureux parmi les bien heureux. Vous avez vu comme moi, sans nul doute, le guerrier dont la moustache conquérante s'est emparée du pauvre cœur de... Ils ont épuisé tous deux la coupe du bonheur : il ne leur reste plus qu'à s'endormir en paix en attendant le printemps.

Brasserie méridionale. — Dans la liste des serveuses de cet établissement, nous avons omis Louisa la brune. Il est vrai qu'elle est depuis peu dans la brasserie.

Brasserie Rhénane. — Les Italiennes sont parties. Ce n'est pas un grand malheur. Mais, hélas, Elise les a suivies de près. Qui donc a pu faire que cet enfant quitte la Rhénane.

Et toi, ô charmante Gabrielle, ne quitte pas ; car tu mettras le désespoir dans le cœur de ces petits clients qui ne viennent à la brasserie que pour t'admirer.

Enfin la petite Berthe est à la Rhénane. Je crois qu'elle va faire fureur et éclipser la Rosière.

PARADE.

Louis XIII. — Grande dispute l'autre dimanche entre la sémillante Charlotte et son bien-aimé. Charlotte avait, paraît-il, chipé quelque chose à son ami pour le garder plus longtemps auprès d'elle. O Cupidon, voilà bien de tes coups ! Vous êtes un peu trop expansive, belle Charlotte.

La planteuse Antoinette s'est enfuie à la Gaieté ; quand à Berthe-la-Brunne elle a fait sa rentrée chez le *Fils du Vert-Galant*.

La blonde Clémentine a tenu compte de nos observations : elle fume moins ; cela ne lui fera pas mal.

Brasserie de la Seine. — Clémentine de St-Etienne et sa sœur Caroline, que nous avons admirée il y a quelque temps à la brasserie Lafont, à Lyon, sont jalouses, parce que la *Bavarde* ne parle jamais d'elles.

Le fait est qu'elles sont charmantes ces deux sœurs, pas siamoises. Caroline a des dents qui vous font penser à toutes sortes de choses : Clémentine a des yeux très polissons.

Vous devez compter par centaines vos adorateurs, mesdemoiselles. Prenez garde, pensez au lapin en porcelaine de votre collègue Smillante.

Il paraît que celle-ci devient bien méchante. Cette semaine, elle a failli assommer une charmante dame qui s'était permis de regarder d'un œil trop tendre un de ses clients.

Brasserie du Square. — Julia a enfin triomphé de son Eugénie ; elle a repris sa sacochette depuis quelques temps et paraît aussi décidée que jamais.

Antoine est toujours aussi gracieux et fait toujours son possible pour contenter ses clients.

Marie, Louise d'Artagnan, Andrée, Louise, Joséphine sont toujours assez gaies ; en somme, bon entrain à la brasserie.

De plus, une nouvelle recrue, très-charmante, qui a pris la place de la Vierge d'Alsace et qui ne déshonore pas la Brasserie du Square.

Brasserie du Lion d'Or. — Ici, changement à peu près complet du bataillon ; sauf quatre ou cinq belles, le changement de propriétaire a amené un revirement complet dans la maison.

Au premier, la charmante Rose qui vient de prendre la caisse, est la seule qui soit restée. Au rez-de-chaussée, Lili, surnommée la Vadrouille, et deux ou trois de ses anciennes camarades sont les seules qui nous rappellent l'ancienne maison. Il paraît que l'ancienne patronne n'a pas eu de veine.

Brasserie de Provence, 9, rue de Provence. — Une charmante petite bonbonnière où l'on rencontre trois petits anges très frétilants, sans compter la très-affable patronne qui est toujours prête à vous doter d'un gracieux sourire. Marguerite a très souvent mal aux dents depuis quelques temps ; nous ne savons si nous devons attribuer cela à Cupidon ou à la chartrreuse. Espérons que la belle nous donnera bientôt le mot de cette énigme.

Brasserie de Provence. — Puisque la belle Marguerite est partie du square, j'ai voulu revoir cette planteuse-pature aux appâts très développés qui ferait battre le cœur du plus dur. Je me suis donc rendu rue de Provence, brasserie de la dite rue, dans laquelle j'ignorais rencontrer d'aussi jolis minois :

La gentille et si... si mignonne Mariette, toujours bien attifée ; la charmante brunette Gabrielle, qui a des yeux... des yeux... jusqu'à toujours.

Aussi ces anges, ou plutôt ces tentatrices, m'ont engagé de revenir et quel seraient bien heureuses que l'on s'occupât un peu d'elles.

Aussi je leur accorde un bon point... de sagesse.

Nous y reviendrons.

D. N.

Brasserie des Cloches

Dig, din, don,
Dig, din, donc,
Sonne, sonne don,
Joyeux carillon !

Hip ! Hip ! Hurra ! Hurra ! Louise-casse-Montre est retrouvée, Louise est aux Cloches. Les banquiers et les habitants du pôle Nord n'ont pas eu le pouvoir de la charmer et de la retenir, nous comprenons cela. Le jeune séduisant et obèse Esquimaux n'a pu, malgré ses offres alléchantes nous ravir cette sœur en Bacchus. Merci mon Dieu, merci.

Brasserie méridionale. — Je me trouvais à la *Méridionale* au moment où la patronne faisait la lecture de la *Bavarde*. Une charmante hébée, Mlle Louise était toute triste de ce que la *Bavarde* n'avait pas parlé d'elle. Nous espérons, Monsieur le Rédacteur, que vous réparerez cet oubli.

R....

L'Étoile. — La brasserie de l'Étoile est une brasserie sérieuse assez aimée, pourtant des militaires. Aux tables de Blanche on voit scintiller l'Étoile d'un soldat d'Administration, ancien élève du Conservatoire, dit-on ; chez Valentine c'est la grenade d'un sergent-major d'infanterie ; chez Clémentine, les foudres d'un télégraphiste. Or, la semaine dernière, un consommateur peu intelligent (ils sont rares ici) laissa tomber l'épithète autoprofane mal sonnant de femmes à soldat. Aujourd'hui que tout le monde est un ancien militaire, ou militaire à venir, l'épithète n'a plus sa raison d'être et chacun y verrait plutôt un compliment.

Quoiqu'il en soit et pour l'honneur de l'établissement, d'ailleurs bien fréquenté, personne n'y fit attention ni parmi les consommateurs ni parmi les charmantes serveuses. Pas même Marie-Louise qui, par un effet de la saison, sans doute, devient de plus en plus tapageuse. Juana, le charmant bébé d'il y a six mois, est aujourd'hui une femme sérieuse qui se montre pleine d'assiduité à son travail au crochet, que de changement ! Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

La Marine. — Mariette tire à cent exemplaires les lettres de son amant et les distribue gratuitement. Antoinette travaille tandis qu'Augustine, propose aux clients de prendre une cuite carabinée. Maria, elle, désire vivement le mariage et sans doute pour avoir plus de chance de succès, car tous les goûts ne sont pas identiques, elle change de perruque trois fois par soirée : elle a réussi, un jeune blond qui pose à l'officier se montre le plus assidu. Fine moustache, frisée, chapeau à haute forme, vous le reconnaîtrez. Je crois même qu'il prend la mouche. Bonne chance et bon ménage !

La plus sérieuse, c'est sans contredit Emilie : elle tricote sans cesse à ses moments perdus et semble affectionner les militaires, spécialement les sous-officiers de recrutement. Malgré cela elle se montre affable envers vous, chose assez rare en brasserie. C'est sa spécialité, excepté envers les pompettes qu'elle repousse infailliblement.

ROMUALD DE FLEURIGNY.

Brasserie des Trois Tonneaux.

— Est-elle méchante cette Alphon-sine ; elle ne parle que de gifler les rédacteurs de la *Bavarde*, si on dévoile encore ses petits secrets.

Allons, belle dame, un peu de calme, et nous vous en prions, envoyez-nous quelque chose de plus doux que des gifles.

Méliez-vous de Victorine, Une brune aux yeux lutins, Elle est jeune, fraîche et gentille. Mais elle pose des lapins. Savez-vous bien, Madeleine, que ce n'est pas gentille du tout de raconter ainsi à tout le monde, les drames de votre chambrette, surtout lorsque le héros est un fils de Mars.

Brasserie de la Nation. — Grand changement, Charlotte, la superbe Charlotte est partie ; Germaine la remplace. Nous ne connaissons pas encore le pays qui a vu naître cette fleur nouvelle de la Nation ; quoiqu'il en soit, ses beaux yeux et sa chevelure d'ébène, tout cela accompagné d'une grâce charmante et d'une gentillesse exquise, lui attireront, nous n'en doutons pas, de nombreux clients.

Victoire est toujours là ; elle se repose sur ses lauriers.

Brasserie Alsacienne. — Charlotte de la Nation est venue par sa beauté ajouter un éclat de plus à la brasserie Alsacienne. Était-ce chagrin d'amour ou autre chose, le fait est que pendant les derniers jours qu'elle a passés à la Nation, elle était d'une tristesse désespérante, or, depuis son arrivée à l'Alsacienne et grâce, sans doute, au bienveillant concours d'un pharmacien du Faubourg Poissonnière, elle coule des jours vraiment heureux.

PIMPIN.

Brasserie Méridionale. — Juliette est une bonne fille, mais elle n'aime pas que ses camarades chantent lorsqu'elle fait semblant de dormir. Nous lui conseillons de ne pas tant faire miroiter ses bracelets. Zola est un peu trop réaliste, quant à Fatma, l'Algérienne, elle abuse de la poudre de riz ; Lucia refuse énergiquement de donner sa carte de visite à ses clients, quant à la coquette Marie de Pezenas, elle ferait bien de diminuer son « sous-officier » qui est par trop exubérant. OTHON.

Brasserie de la Gaieté. — Marguerite, l'Algérienne, quitte la Gaieté — une drôle de fille. Elle voulait poser pour la peinture. Elle eut voulu, paraît-il, figurer dans le musée artistique du père Lunette. On n'est pas plus baroque.

Elle a été remplacée par Toinon, une dame très-planteuseuse qui a du sang lyonnais dans les veines. On assure qu'elle pense toujours aux beaux jours qu'elle passa jadis aux Brotteaux.

Léonie, la Silencieuse, est toujours gourmande, quand à Blanche de Castille, elle devient de plus en plus forte, son corsage est une merveille de galbe et d'exubérance.

Et Blondinette ? Blondinette est toujours gaie. Elle est comme une petite folle, Blondinette. Encore une, qui n'a pas le spleen !

Brasserie méridionale ou des chaînes. A mille lieues pourtant, le mot de Fatma sent la vie nomade, le désert immense, le sable mouvant, le pays des chameaux. Et nous, Bavarde impie, nous l'avons appelée Jeannette, cette belle Algérienne qui parle toutes les langues ! ... Ce n'est pas bien de mettre une semblable appellation sur les épaules d'une délicieuse Africaine, qui, après tout, n'est pas, comme Vénus, un simple vomissement de la mer.

Jeannette... il faut être pure, candide, immaculée comme Juliette, pour porter ça. Je ne dis pas que Fatma ne soit tout cela, je ne Précise point.

Si vierge il y a, pourquoi ces dames se mettent-elles à six pour expulser au milieu d'elles ce nom incongru ? Juliette l'accable sous le poids de ses « chaînes », Maria le bouscule avec son Malebranche, Lucia le pulvérise avec ses fleurs blanches, Louisa lui fait peur avec ses castagnettes et Louisa l'abrutit à coup de marrons.

Et, à propos, cette Louisa, nous l'avons oubliée...

Brasserie méridionale. — Louisa de la méridionale, cette brune fille du Limousin possède un charme tout particulier pour attirer les petits jeunes gens et potaches. Elle les appelle ses bébés et ils en sont charmés. Elle ne reste pas bien longtemps dans la même brasserie. Elle va de cafés en cafés comme un papillon volage de roses en roses. La comparaison pourra sembler grotesque, mais elle peint bien la manière d'agir de la gentille Louisa.

Lucia est bien curieuse, et n'est pas si pudibonde qu'on veut bien le dire. On ne peut toucher les fleurs qu'elle porte mais on peut la toucher elle. Jeannette embellit de jour en jour le nombre de ses admirateurs croît en proportion. Q. RUXE.

Brasserie des Fleurs. — Comme l'humble violet la Brasserie des Fleurs cherche à se dérober à nos yeux dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, mais elle ne peut y parvenir : ses parfums nous ont attirés.

Madame Céline qui a toujours le sourire sur les lèvres est toujours charmante. Maria un peu trop saupoudrée de poudre de riz se dresse de toute sa hauteur pour taquiner ses amies. Penses-tu Nini ? Celle-ci préfère les roses, mais elle adore aussi la fine champagne. Les adorateurs sont nombreux, elle est à la vérité charmante. Penses-tu Nini ?

Brasserie Sully. — Peu de nos lecteurs connaissent sans doute la brasserie Sully située rue Saint-Antoine : les Hébes de cet établissement y sont cependant très attractives.

Angèle est toute triste ; est-ce que son amant serait fâché avec elle ?

Maria chante toujours, pourrait-elle nous communiquer le sujet de sa gaieté ?

Les fils de Mars qui fréquentent cette brasserie sont toujours très assidus auprès d'Amélie ; elle est si gentille cette Hébé ! La patronne de cet établissement continue de jouer au billard ; elle fait des séries très pschuit.

P. TARD DE PARIS.

Brasserie du Coq-hardi. — Vous connaissez bien la mignonne Léo, elle a fui au bras d'un gentilhomme de province aussi laid que riche, ce qui fait que nous sommes privés de sa gracieuse personne. Maudie province, elle nous enlève nos plus jolies filles et croit nous épater avec son or faure.

Heureusement que nous avons encore Blanche au fin profil, Louise l'arlequin bien connue des étudiants, et Jeanne Lorgnon une doyenne d'âge.

Inutile de vous dire que dans cette brasserie artistiquement décorée, on y débite des gauloiseries, puisque cet enseigne de Coq-Hardy vous y convie.

A l'Actualité

Un nouveau journal qui s'intitule littéraire, mais qui n'est en réalité qu'un organe politique, s'est occupé de la *Bavarde*.

On nous remet un numéro de l'*Actualité* dans lequel son rédacteur en chef, M. Cenoel, se permet de nous demander notre opinion politique.

M. Cenoel est bien curieux. Nous lui répondrons pourtant, lorsqu'il nous aura démontré que son journal n'a pas été fondé, ici à Lyon, avec l'appui et les fonds du prince Napoléon.

C'est dit.

LYON LES TOILETTES de nos Belles Petites

A LA 1^{re} DE « PEAU D'ANE »

Ah çà mesdames les épinglées, vous exposerez-vous toujours à mes reproches ? Je sais que vous allez me traiter de grincheux,

mais voulez-vous que je vous complimente lorsque vous vous montrez aussi peu empressées. Quoi, la charmante Peau-d'Ane et le désopilant roi de Matapa ne vous ont-ils pas alléchés ? Vous alléguerez sans doute ceci : « Nous n'allons pas au théâtre le dimanche ». Je sais bien que cela n'entre pas dans vos habitudes, mais lorsque par hasard une première vous est offerte le dimanche, vous devriez rompre avec les coutumes. O Chiffon ! Dieu des dentelles et de l'élégance, qu'elles étaient rares l'autre soir les toilettes au Grand-Théâtre ! Je crois que nos coquettes tombent dans le marasme ! Faut-il donc que nous organisions un prix de *Suprême-Chic* pour vous stimuler, belles princesses. Joséphine la Planteuse, que nous complimons sur son bon goût, avait une charmante toilette gris fer et une capote de velours vert des plus originales.

Clémentine Grosjean avait une taille grenat et une capote de même nuance.

Ma Mère m'attend, coiffée d'un chapeau d'amazone, était dans une loge en compagnie d'Adèle Brun, la femme de feu, laquelle portait une jolie toilette loutre et un chapeau très coquet orné d'un ara blanc.

Annette Bassin, très coquettement coiffée, avait un costume gros vert et Pauline Brun une toilette noire avec une petite capote ornée de plumes bleues.

Marguerite Kaillou, qui se promenait au foyer avec sa sœur, était en noir. Henriette la Mignonne était fort originalement mise, costume crème constellé de lunes rouges et capote de peluche crépuscule, ornée d'un resplendissant panache de plumes roses.

Karl Munte, le poète de la « Bavarde », celui dont la muse a de si jolis accents, dédiera une de ses poésies à la reine des élégantes de la prochaine « Première ».

Que cela vous encourage, mesdames !

Au Cirque Rancy

Samedi dernier nos belles petites étaient peu nombreuses au Cirque Rancy.

Nous avons remarqué dans une loge Joséphine la planteuse en compagnie de Ma Mère m'attend, avec qui elle était en grande conversation.

Adèle Desange, qui n'est pas très coquette depuis quelque temps, avait son costume sombre, elle nous a paru mélancolique. Ninette qui, sans doute à cause de son costume rouge, s'exhibait de tous côtés, était avec Fanny Bombance ; nous les avons aperçues toutes deux dans la même loge pendant le cours de la représentation.

Henriette Desaix avait un costume clair et une pelserie à languettes, bordée de velours grenat : une toilette des plus originales.

Louise Egraz, que nous avons vue avec Céline Décury à l'entrée de la piste, avait une taille grenat. Léonie Matricon a visité les écuries pendant un des entr'actes.

Marguerite Kaillou était avec sa sœur. Henriette, laquelle devient très élégante depuis quelque temps, elle portait une fort jolie tunique de velours rouge.

Cloco avait une assez jolie robe à grands carreaux écossais. Adèle Brun avait une fort coquette toilette sombre, agrémentée de velours rouge et un chapeau orné d'un superbe ara blanc.

Jenny Lavache, qui nous a paru triste, avait le costume qu'elle portait samedi dernier. Jenny Merluchoon portait une fort élégante toilette noire perlée ; quant à Marie Planché-à-Pain, qui jouait à la femme honnête ce soir là, elle arpentait le promenoir affectant un air recueilli qui a fait rire toutes ses petites amies.

Bal des Folles-Bergères

Le bal de samedi était très animé. C'est l'avant-coureur du Carnaval. La gaieté n'est pas aussi grande qu'en février, mais il faut laisser aux folles le temps d'accorder leurs godelots, et à nos folles épinglées celui de préparer leurs marottes.

Les costumes éblouissants se préparent. Déjà des montagnes de satin et de velours encombrant les ateliers des faiseurs en renom. L'or et les broderies scintillantes se dessinent en arabesques fantastiques sur les toilettes multicolores. On nous réserve des merveilles d'élégance et d'originalité. Le seigneur Carnaval va faire prochainement son entrée dans sa bonne ville de Lyon. Le brouillard ne l'effraie pas. Il a pour mission de dérider les visages moroses et Dieu sait s'il s'acquitte bien de sa tâche. L'ours qui paraît avec son cortège tinnant de pierrots, d'arlequins, de polichinelles et de scapins, il faut que tout le monde rie. Et l'on rira, je vous le jure !

En attendant ces dames prennent un petit compte, elles ont raison, mieux vaut se gaudir que de larmoyer, n'est-il pas vrai, ô maître François ?

En avant, grosse caisse, cymbales et cuivres retentissants ! que les violons préparent leurs chanterelles infernales et que les archets fassent furie.

Mlle Hébé 83, va sourire, on lui a donné un hochet : elle l'agit.

Bal Folles-Bergères.

Amélie, l'Italienne, était aux Folies-Bergères en robe blanche, une fort jolie toilette. Elle était mélancolique, la signorina. Elle est, paraît-il, brouillée avec son protecteur. Elle lui a fait une scène. Le gentleman s'était rendu coupable en contant fleurette à Jeanne Confort.

Marie Planché-à-Pain dansait avec entrain tout en chantant le petit vin de Bordeaux.

Le vin que je préfère
C'est n'est pas le Cliquot
Dont la mousse légère
Monte au nez de Margot !

Fanny Bonbane était moins bavarde, quant à Ninette, elle paraissait avoir fait une longue conversation avec la fée chartrreuse, car elle était d'une gaieté, oh ! mais d'une gaieté !

Ma Mère-m'attend était rêveuse, quand à Céline Montier, elle riait comme une petite folle. Nous l'avons vue un instant avec Jeanne Confort.

Cette dernière n'était pas accompagnée de Jeanne Childebert.

Maria Frisette était en maillot. Les petites camarades se moquaient d'elle. Pourquoi donc cette jouvenceuse s'était-elle masquée ?

Lucy la Folle justifiait son titre. Quel bourse-en-train. En voilà une qui est gaie ! Lorsqu'elle fait son apparition, les plus mélancoliques deviennent joyeux.

Maria Matossi valsait avec frénésie. Sabine accompagnait Léonie de St-Matricon qui portait une toilette très-simple, mais qui n'en était pas plus triste pour cela.

Henriette Kaillou chahutait avec une légèreté digne des habitudes de Bullier. Quelle souplesse, quelle agilité. Que d'é-

clairs mystérieux sous les nuages de dentelles ! Je dois dire à son honneur qu'elle avait un maillot, mais un maillot couleur chair. L'illusion était si complète que le pompier de service en trassait sous son casque.

Henriette et Lucie la Folle jetaient la gaieté dans la salle.

Marguerite Kaillou était moins joyeuse que sa petite sœur. Elle est l'ainée, c'est tout naturel.

Nous avons aussi entrevue Jenny Sphynx. Elle ne dansait pas, il paraît qu'elle se réserve pour plus tard !

Ba avant ! messieurs, les violons ! Le temps du carnaval est proche.

Oliver Métra va nous prêter son bâton magique de chef d'orchestre.

Qu'on se prépare, car c'est un devoir de rire lorsqu'on a vingt ans ou plus...

MORPHO.

CANCANS ET POTINS du Demi-Monde

Depuis longtemps déjà nous n'avions pas entendu parler de la sémillante Francine Nély ; nous venons d'en recevoir des nouvelles.

La belle petite vient de reprendre tablier et sacochette. Elle a fait dernièrement

L'autre soir, elle plongeait délicatement la main dans le lyrique baquet de maître Jehan Sarrazin fils, et croquait à belles dents les petits fruits verts.

A ce sujet, le barde lui a récité ce quatrain :

Quiconque mange des olives,
Chaque jour de chaque saison,
Vit longtemps que les solives
De la plus solide maison.

Alice retiendra, nous l'espérons, ces quatre vers de Jehan de la Sarrazinière.

La plantureuse Antonia, qui fit parler d'elle à Lyon il y a quelque temps, vient de faire son apparition à la Taverne Alsacienne du boulevard du Temple, où elle arbore le nom de Marguerite.

Elle est toujours très gaie et n'a pas perdu son amour pour les fleurs.

Taquinerie ou jalousie ?

That is the question ?

Catherine du Siècle ayant appris vendredi soir, que sa camarade Jenny Bidet nourrissait le projet d'assister à un bal-thazar formidable que le cliquet devait inonder de ses flots joyeux, s'empressa de s'absenter, sans doute pour démolir le petit complet.

Voilà qui n'est pas bien, madame ! Seriez-vous contente si l'on vous jouait de ces petites fumisteries là ?

Que faisait donc Henriette la Bérénégère, en compagnie de son amie Angustine, samedi à une heure du matin, dans un fiacre qui parcourait le boulevard des Brotteaux. D'où venait ce mystérieux véhicule ? où allait-il ?

Nescio ! — Ce que je n'ignore pas, c'est que les deux belles étaient d'une gaieté folle. Le champagne ne devait pas être étranger à cette joie débordante.

Aux côtés de Marie Boulard, la fameuse danseuse du Grand-Théâtre, une nouvelle ballerine vient d'éclorer avec *Peau-d'Ane*. Je veux parler d'Emilie l'Autrichienne. Elle a, du reste, déjà fait ses preuves sur différentes scènes.

Nous sommes persuadés qu'elle danse très bien, car elle est excessivement légère.

Charmante à la vérité la chaussure Dona Sol. Bon nombre de nos belles-petites adopteront, nous en sommes persuadés, cette mode gracieuse pour les bals de carnaval.

Très légère, elle est en satin ou en peau dans sa partie inférieure. La partie supérieure est un réseau qu'on croirait tressé par les mains des Grâces.

Nous engageons nos lectrices à adopter la bottine Dona Sol, qui ne pourra que les rendre plus séduisantes encore aux yeux de leurs Hernani.

Charlotte la Bredouille est décidément d'une force phénoménale en géographie. Dernièrement, on causait devant elle de l'équateur.

L'équateur, connais pas, qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur-là ?

Tirons l'échelle après celle-là.

A propos, chère Charlotte, êtes-vous toujours furieuse contre nous ? Non, n'est-ce pas, nous vous aimons tant d'ailleurs.

Une gentedemoiselle du nom d'Adèle, semble vouloir faire son entrée dans le joyeux bataillon de Cythère. C'est à Sathonay qu'elle a fait ses premières armes. Elle adore les fils de Bellone, paraît-il.

Nous l'avons aperçue, jeudi dernier, aux Célestins, où elle riait de fort bon cœur, en compagnie d'un jeune gentleman de sa connaissance.

Eugénie Sphinx, qui est toujours très gaie, a acheté l'autre soir dix bouquets de violettes d'un seul coup.

Sans doute elle voulait en offrir à toutes ses connaissances.

Nous serions heureux de savoir si elle a réussi à déchiffrer le rebûs du *Monde illustré*. Dans ce cas, nous lui ferions porter un bon point par notre garçon de bureau Ali-Ben-Lapip.

La rue Jean-de-Tournes était en émoi dimanche soir. Des cris : Au secours ! au feu ! se faisaient entendre à la brasserie de la Perle.

Renseignements pris, c'était la grande Henriette qui avait communiqué le feu à son tablier. Fort heureusement, des clients dévoués sont accourus à son secours, et l'ont sauvée du fléau.

Dieu merci, elle en a été quitte cette fois pour la peur.

La grande Eléonore, cet hébé de *Quez* qui s'était enfuie il y a quelque temps à Grenoble, vient de faire sa rentrée dans notre ville où elle a, paraît-il, conquis le cœur d'un jeune nabab de ses amis.

NOTA. — La grande Eléonore porte maintenant un binocle.

Mince, alors !

Pour ma part, je vous le confesse, je ne déteste pas l'originalité. Rien ne me déplaît comme une toilette classique, telles que celles qu'on tire d'un millier d'exemplaires.

Il faut de l'originalité, mais pas trop n'en faut, surtout lorsqu'on est toute petite et toute mignonne comme Mlle Camille Flamande.

Cette minuscule tendresse se pare, depuis quelques temps, d'un chapeau dont l'envergure dépasse les bornes de la bienséance. Nous lui conseillons amicalement de réduire les proportions de ce gigantesque sombrero.

Lucy Bernard vient de s'engager dans le bataillon des hébés. La semilante biche qui avait essayé l'été dernier de se faire ermite à Monplaisir, vient de débiter à l'Est.

Mânes du père Puyat tressaillent, car voici aussi Hortense, qui après une longue convalescence vient aussi de faire sa rentrée.

La minuscule Brigitte de la brasserie Nély, abandonne de temps en temps son poste pour aller déguster un bœuf à la Grotte en compagnie de son amie Marie Bondinette, qui est fort heureuse de trinquer avec elle.

Blanche de Barcelone, que nous n'avions pas vue depuis longtemps, a été remarquée par notre vigie lundi soir rue de la République à la hauteur du magasin des Deux-Passages.

Il était 5 heures 48 minutes !

Marie-Louise Rubens, qui s'était éclipse depuis qu'elle a donné un défenseur à la patrie, vient de faire sa réapparition. Elle était à la Scala où elle applaudissait fort Tervey.

Joséphine Bernard assurait hier à un de ses clients que ses mollets avaient grossi d'un demi-centimètre. Le client a demandé à mesurer. Joséphine lui a promis de lui accorder cette autorisation au prochain... bal.

Hier au soir, à la première du *Jour et de la Nuit*, nous avons constaté la présence de nos plus belles épinglées. Nous détaillerons dans notre prochain numéro leurs jolies toilettes.

Est-ce que par hasard la belle Rosalie porterait guigne à ses clientes. Un génie malfaisant aurait-il jeté un sort sur le café du Rhône ?

C'est en sortant du café du Rhône qu'Annette Bassin a perdu sa broche et c'est après un souper fin et clandestin chez Rosalie que Francine de la Roche s'est brouillée avec son protecteur.

Ses rivales Joséphine-la-Plantureuse et Amélie l'Italienne sont au comble de la joie, elle vont pouvoir recommencer leurs petites escarmouches amoureuses.

Tandis que Francine retourne dans la capitale avec le journaliste dont elle a fait la conquête, la Signorina et Joséphine-la-Plantureuse dressent leurs petits plans de bataille.

Une de moins.

Les choses sont bien simplifiées ! Laquelle des deux remportera la victoire ?

Francine de la Roche, qui aime à faire des études de mœurs, a profité de son passage à Lyon pour assister à une réunion de l'illustre Louise Michel.

L'un de ses amis, un de nos futurs politiques, la conduite mercredi dernier à l'Elysée.

Son arrivée a donné naissance à une foule de commentaires. D'aucuns la prenaient pour la princesse Kropotkine, d'autres pour une anarchiste très célèbre.

Après la séance, la belle a remercié son introducteur en lui déclarant qu'elle s'était beaucoup amusée et qu'elle ne regrettrait pas d'être venue entendre celle qui Plessis imite si bien et à qui il prête ces paroles sublimes :

« Les hommes... je les ai dans le nez ! »

Que de tentresses ne pensent pas comme elle !

La vieille Baronne, qui possède du 3 0/0 amortissable et de la Franco-Egyptienne, est propriétaire d'un immeuble rue Bugeaud. Chacun sait ça !

Dernièrement, elle louait un appartement à un brillant officier de cavalerie de notre ville. Il faut croire qu'elle le trouvait de son goût, car dès qu'il eut emménagé, elle lui prodigua ses caresses les plus incandescentes.

D'ailleurs en caillade, elle en vint jusqu'à lui proposer la fusion des deux appartements.

Malheureusement le fils de Mars en question, qui n'a jamais approfondi l'art d'accommoder les restes, ne répondit pas aux avances de la dame, et lui déclara qu'il allait lever l'ancre.

Furieuse, la vieille Baronne voulut lui faire payer six mois de location. L'officier n'accepta pas, vous devez le penser, et démenagea sans s'inquiéter.

Lorsqu'il voulut faire enlever son vin, il trouva la porte de sa cave hermétiquement close. La baronne s'était vengée.

Est-ce que, par hasard, elle aurait l'intention d'imiter Gabrielle Elluini ?

Grande réunion, jeudi soir, au Rocher de Cancale ! Plusieurs de nos belles-petites s'y étaient arrêtées pour y déguster la charcuterie de l'amié.

C'était Marguerite Kaillou, Eugénie Sphinx, qui riait comme une folle, et Marie Gaultier, qui était d'une gaîté extraordinaire, Lisette et Joséphine Sardine fermaient la marche.

Après une halte d'un quart-d'heure, ces dames sont parties pour aller faire une station chez Berthoux.

Virginie Beaux-Arts, ayant mal au pied, pria deux de ses adorateurs d'aller quérir ses mules en son appartement.

Les deux gentlemen se mirent en campagne. Arrivés dans le boudoir de la belle, ils se restaurèrent et se couchèrent. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'ils revinrent avec les mules dans un panier. Chargés de ce précieux fardeau, ils ont fait le tour des brasseries.

Virginie a bien pleuré....

Elle médite maintenant sur les désagréments que peut engendrer une bottine trop étroite.

Jeudi dernier, Léontine, Jeanne Confort et son amie Marguerite ont essayé, mais en vain, de pénétrer au Guignol de l'Argue. Beaucoup de belles petites ont dû se retirer à cause de la grande affluence des spectateurs.

Nous les consolons en leur annonçant pour bientôt les *Mousquetaires au Couvent*.

Nous avons aperçu Jeanne Carrare ici la semaine dernière. La belle avait abandonné le ciel de Valence pour venir revoir nos brouillards lyonnais, Lugdunum, l'antique cité où elle cascada tant jadis.

Ajoutons que ce n'était pas le seul but de son voyage.

Le souvenir de Pauline Brun est toujours gravé en lettres ineffaçables dans le cœur de Jeanne. La belle est venue embrasser son amie, laquelle a été enchantée de la revoir.

Elles avaient tant de choses à se dire, que le soir de l'arrivée de Jeanne les deux tendresses ont dîné ensemble et qu'après le repas elles ont... bavardé jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Nous avons vu Jenny Bidet et Marie Gauthier à la Brasserie de la Grotte dimanche soir. Les deux belles dégustaient fraternellement la fine champagne de l'amié.

Et la rancune, alors ?

Oh ! les brouilles sont éphémères entre ces dames. On s'en veut aujourd'hui, on s'embrasse demain. Après demain l'on se disputera pour s'aimer ensuite.

Ainsi vont les choses de ce monde. .. dirait Erckmann-Chatrian. Moi je dis : Ainsi vont les choses du demi-monde !

Henriette la Bérangère pourrait elle nous dire l'adresse de sa modiste ?

Nous l'avons aperçue l'autre soir à la Scala coiffée d'un chapeau fort original et qui allait ma foi très bien.

Un bon point à l'hébé de la Brasserie des Concerts !

Virginie Dauphinoise, dont la perruque fait tant jaser les indiscrets, profitait dimanche dernier des vingt-quatre heures de liberté qu'on lui avait données pour arborer un costume et un chapeau que le soleil n'avait pas encore caressés de ses voluptueux rayons. Il eût été plus court de dire qu'ils étaient mascoffes, pour se servir de l'expression du jour. Le costume allait très bien, le chapeau allait très mal, tant il est vrai que les extrêmes se touchent.

Quant aux bas bleus qu'elle montre si volontiers, Virginie ferait bien de les abandonner. Il y a si longtemps qu'on les lui voit !

Trop porter nuit !

Une fleur d'orange à l'horizon !

Non j'erre (erreur faire erreur). Je voulais dire une fleur du pays où naissent les oranges. Je veux parler de la mignonne Camille de la Brasserie du Progrès, à la Guille.

Cette brune fille d'Italie est récemment débarquée dans nos murs. Très gracieuse, elle est appelée à devenir une de nos plus charmantes hébés.

Ce n'est pas la peine de naître au pays des fruits d'or pour se vouer au culte de Gambrinus !

Thémis est impitoyable !

Voilà que la déesse à la balance s'avise de déranger les projets de Francine de la Roche. Au lieu de partir pour Cannes, comme elle en avait l'intention, la charmante tendresse parisienne vient de reprendre le rapide pour Lutèce en apprenant qu'elle avait perdu un procès avec sa couturière.

Il s'agirait d'une condamnation de 300 louis. La chose en vaut la peine !

Francine est repartie en compagnie d'un journaliste parisien que le procès des anarchistes avait probablement amené dans nos murs.

Espérons qu'elle nous reviendra bientôt !

Il a pu être fort jolli autrefois le chapeau à plume jaune de Lucie de l'Orme ; mais, vous le savez, le temps est un vandale, il ne respecte rien. Il flétrit tout jusqu'aux plus belles choses, contrairement à ce que dit l'illustre Maquillage — un auteur qui vivait au temps d'Athalie, reine de Juda — certaines personnes prétendent même qu'il vieillit les femmes. Mais cela n'est pas encore bien prouvé.... Passons !

Nous conseillons donc à l'hébé de la Taverne anglaise d'abandonner sa plume jaune qui commence à devenir rococo.

Espérons qu'elle ne se fâchera pas, car c'est un conseil amical que nous lui donnons. Nous n'avons été soudoyé par aucune modiste.

Il n'est bruit depuis quelques jours que du chapeau mirifique que la mignonne Suzanne Monaco doit arborer à l'occasion du bal des étudiants.

Un chapeau d'une originalité et d'un style exquis, paraît-il. Il n'appartient à aucune époque. C'est une merveille de nouveauté et d'élégance que la belles est procurée chez Poyard, à la Chapellerie des Négociants. Attendons février pour admirer ce bijou de dentelles et de rubans.

La maison Joguet apprête son objectif des grands jours. A l'occasion du carnaval toutes nos belles petites vont, paraît-il, se faire photographier dans leurs toilettes de bal. Quel joli musée sera celui des frères Joguet lorsque toutes nos tendresses auront fait faire leur portrait en photopointure, vêtues des élégants costumes qu'elles se promettent d'arborer au bal des étudiants.

Peau-d'Ane vient de nous ramener une danseuse qui obtint l'an dernier un immense succès de maillot au Grand-Théâtre.

Je veux parler de la célèbre Marie Boulard, dont les formes olympiennes faisaient naître tant d'exclamations admiratives dans le public admirateur de plastique.

Nous croyons que son succès ne sera pas moindre cette année, car nous ne supposons pas qu'il y ait quelque chose de changé dans la marmoréenne charpente de cette déesse.

Nous avons aperçu Jenny Lavache, lundi soir, chez Berthoux. La belle qui revenait sans doute du théâtre des Célestins, était mélancolique, contrairement à son habitude.

Aurait-elle, par hasard, quelques chagrins d'amour ?

Cécile Chatelain riait bien fort et gratulait d'une façon bien excentrique, vendredi soir, aux Célestins.

Il est plus que probable qu'elle avait, avant que d'entrer au théâtre, absorbé bon nombre de charcuteries, car, sans quoi, elle eût été un peu plus réservée.

Il est vrai qu'il y a des gens qui aiment à faire de temps en temps leur petit scandale.

Annette Bassin est consolée de la perte de sa broche. Elle assistait l'autre jour à la 2^e représentation du *Sourd*.

Elle paraissait fort gaie, contrairement à Joséphine la Plantureuse qui assistait également à la représentation.

Sa mélancolie est toujours profonde, elle se console difficilement de son abandon, Joséphine.

Ce que c'est que l'influence du milieu où l'on vit.

Tout est blond à la Grotte ; il n'est donc pas étonnant que Margot, ses jours de sortie, s'affuble d'une perruque blonde.

Disons d'ailleurs, pour être vrai, que cette perruque lui sied à merveille.

Vendredi soir, Lucy des Célestins a été rendre visite au Guignol de l'Argue. Ne pouvant trouver de place, elle allait se fâcher tout rouge, lorsqu'un spectateur très-galant lui a cédé la sienne.

Lucy a pu savourer à loisir les *Cloches de Corneville*.

Elle a ri comme une petite folle.

Marie-Louise, de la Nuée, sert maintenant à la brasserie Marseillaise. Elle a quitté la rue Thomassin.

Cela ne l'a pas empêché d'aller rendre visite, vendredi soir, à son amie Margot de la Grotte, qui a été très-heureuse de la voir.

On bâtit des châteaux en Espagne sur les bords de la Méditerranée.

Juliette, qui est à Nice, a, paraît-il, écrit à ses amis qu'elle avait fait la découverte d'un nabab sérieux qui viendrait à Lyon avec elle et lui achèterait chevaux et voitures.

Juliette a déjà expédié vingt-cinq louis à ses gens.

La route de dame Fortune a passé sur la traîne de notre tendresse !

Lundi soir, la signorina Amélie l'Italienne a fait une courte apparition.

Au théâtre des Célestins, voyant la salle assez maigrement garnie, la belle s'est retirée pour aller faire une station au Casino.

LES CLOCHES DE CORNEVILLE.

Bon nombre de nos belles petites assistaient l'autre soir à la première représentation des *Cloches de Corneville* au Guignol de l'Argue.

La soirée a été splendide.

Guignol s'est montré étourdissant de verve et de brio. Quant à Madelon, contentons-nous de dire qu'elle est satisfaisante ; trop d'éloges pourraient la faire rougir.

La vérité, c'est que M. Tauffen-Berger et Mme Paola-Marié sont furieux. On assure qu'ils étaient au Guignol mardi soir — jour de relâche aux Célestins. — Ils sont jaloux des braves de Guignol et de Madelon et cette jalousie est la meilleure preuve du talent des artistes sus-nommés.

Aimer la charcuterie à la folie ce n'est pas un bien gros défaut. Mais lorsqu'avec cela on est belliqueuse, c'est un peu plus grave.

Marie Garance adore le nectar des disciples de saint Bruno ; de plus, elle est très vindicative.

L'autre soir, elle était à la Grotte et sirotait gaiement sa « n + unième » charcuterie, lorsque son bien-aimé vint s'asseoir à ses côtés. Rien de plus naturel. Mais voilà que, pour un motif des plus futiles, Marie cherche dispute à son ami et se met à le pincer de toutes ses forces.

Il a fallu trois hommes résolus pour la décider à lâcher.

Je n'ai pas vu le *bleu*, mais je l'ai deviné.

On la croyait calmée lorsqu'une demi-

heure plus tard, il lui prit la fantaisie d'aller jouer sur le dos d'un des amis de son protecteur.

Celui-ci la trouva mauvaise. Il eut raison.

Quelle mouche vous avait donc piquée ce soir là, Madame ?

Si la charcuterie vous produit cet effet-là, nous vous conseillons de ne plus en boire ou du moins de n'en absorber qu'à huis-clos. Alors vous pourrez tout à votre aise démolir votre mobilier.

Cela vaudra mieux que de satisfaire vos nerfs irrités sur la personne des paisibles consommateurs de la Grotte.

Nous constatons avec plaisir que la petite Marie Blondinette, de la Grotte, est sage depuis quelque temps.

Nous lui donnons un bon point !

Bravo ! Mademoiselle, la fine-champagne et la charcuterie sont des liqueurs folles ; il ne faut point en abuser, car elles vous mettent dans la tête un tas d'idées plus baroques les unes que les autres.

Continuez dans cette voie et vous deviendrez une hébé modèle.

La petite Alice qui servait, il y a quelque quinze jours, à la brasserie de Suez, vient de faire son entrée à la brasserie Bonhomme sur le cours Lafayette.

Elle y a reçu, paraît-il, la visite de plusieurs de ses amies.

Annette Grévinette est enfin partie pour le pays où fleurit l'orange et où resplendit le soleil chanté par Mistral et Aubanel.

Annette Grévinette, qui est très coquette, tenait à ne s'embarquer qu'avec une collection complète de toilettes ébouriffantes. C'est grâce à sa couturière qu'elle avait retardé son voyage.

Au moment où paraissent ces lignes, elle aura peut-être abandonné son amie Amélie David pour se rendre à Nice, ce paradis terrestre, où tous les peuples de la terre viennent étaler leurs luxes divers.

Très recueillie, la gracieuse Léontine dégustait tranquillement une charcuterie au café Continental, en admirant dans le *Journal amusant* les charmants croquis de Mars, de Grévin et de Stop. Non loin d'elle se trouvait l'alter ego de Claudia Rachel, vêtue d'un costume rouge affreusement *carnaval*.

Il est vrai que nous sommes dans la saison.

Le motif de la querelle qu'Herminie Gillou a eue vendredi soir avec son protecteur, dans la rue de la République, n'était sans doute pas sérieux, car une demi-heure plus tard nous les avons rencontrés plaisantant le plus gaiement du monde dans la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Les jolies femmes sont capricieuses, n'est-ce pas Rachel Mignon ?

La belle enfant vient encore de changer de brasserie. Cette fois, c'est chez maître Martineau, aux Jacobins, qu'elle vient de faire son apparition, désertant la Grotte où elle semblait pourtant s'acclimater.

Ce pauvre Guignol, il était bien triste hier, à la représentation des *Cloches de Corneville*, et il exprimait tout haut ses regrets du départ de Rachel.

Voilà donc la petite Mignon collègue d'Eugénie Sphinx et de Charlotte la Vadrouille.

Lorsque la plantureuse Elisa de l'Est voudra bien le portefeuille qui lui a déjà été offert, le bataillon des Hébés des Jacobins ne laissera plus rien à désirer.

Louise Berger n'est pas aimée de ses camarades.

Ses airs de grandes dame mécontentent toutes ses amies.

Il n'y a pas de quoi être si fière !

On nous assure que Jeanne Culotte n'est plus à la Taverne anglaise.

Est-ce pour cela que tous les jours de la semaine dernière, on l'a aperçue à la brasserie Marseillaise.

Un soir, il paraît qu'ayant trop noyé son chagrin dans des flots de vermouth, elle aurait pu rendre des points à l'aimable Jenny Bidet.

Où elle ne l'imitait pas, c'est en perdant complètement son centre de gravité.

C'est Mariette qui héberge maintenant la grosse Culotte, en attendant que les réparations soient terminées dans son château de Trévoux.

A-t-elle retrouvé sa broche ?

Il faut croire que grâce à l'annonce du *Lyon Républicain*, Annette Bassin a retrouvé sa broche en diamant, car depuis quelques jours elle est d'une gaieté folle, elle ne quitte plus les salons de Berthoux.

Au Casino, lundi dernier, belle réunion de biches.

Citons au hasard : Annette Bassin et Ma Mère M'attend qui, contrairement à leurs habitudes, n'étaient pas dans une loge, Amélie l'Italienne, Jenny Lavache, Clémentine Grosjean, Jenny Merluchon, fort pâle, Léonie de St-Matrimon et Tonine Francon, etc.

Il y a eu nocées et festins mardi soir au Château-Rouge.

N'est-ce pas Léonie de Saint-Matrimon et Clémentine Grosjean ?

On a bien fait les choses, car le champagne a coulé à pleins bords.

Depuis quelques jours la belle Francine di Alberti de la brasserie du Siècle a su, par ses charmes, ses grâces et voire même sa maigreur, captiver le cœur d'un des plus assidus clients de cet établissement, un gentleman fort aimé de la gent chienne qu'il aime passionnément et qu'il bombarde d'innombrables morceaux de sucre.

Ninette ne veut point se décider à payer sa cor-etièr.

Il paraît que la terrible dèche se fait toujours sentir.

Est-ce que Fanny Bombance ne viendra pas au secours de son amie.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Henriette Kaillou

Connaissez-vous Crémieu, le pays des dindes ? C'est là qu'elle naquit, la petite Henriette, il y a vingt-deux ans de cela. C'est une paysanne comme vous le voyez. Elle fit ses premiers pas dans la basse-cour de ses parents, parmi les oies qui se dandinent, les poules qui bavardent et les dindons qui se rengorgent. Comme bien d'autres, elle porta les sabots jaunes et pataugea dans le fumier. La splendeur ne vint pas dès le premier jour.

Elle possédait quatre sœurs et deux frères. La famille était nombreuse. Des quatre filles, trois sont parties pour le pays de Cythère. Marguerite, la Souriante, une folle ; Céline, l'Altérée, une tendresse sérieuse ; et Henriette la Mignonne, une petite poupée qui chante, quelle que soit la main qui s'appuie sur sa poitrine. On l'appelle la Mignonne. C'est qu'elle est toute petite en effet, si petite, qu'elle se perdait une fois dans un égrenon. — La chose est drôle.

C'est en qualité de bonne qu'elle vint à Lyon, alors que sa sœur Marguerite était papetière. Le tablier blanc c'est la robe des chrysalides. Combien de costumes de princesses se cachent là-dessous ! Cependant le métier de Cendrillon ne lui plut pas ; laver la vaisselle lui semblait trop roturier : elle abandonna le tablier pour venir s'établir à la Croix-Rousse, dans le bataillon des dévotionnaires. Elle est restée trois ans sur les banquettes.

Cependant, ne croyez pas, chère lectrice, qu'elle ne fit aucun accroc à sa robe d'innocence pendant ces trois ans et qu'elle resta Mascotte aussi longtemps. Si l'atelier où elle se trouvait prospérait, Henriette n'en fut pas le porte-bonheur. Le lys virginal qu'elle avait apporté de Crémieu la gênait. Ça sent fade ces fleurs là !

Un jour elle l'arracha et le lança par la fenêtre. Elle frémissait alors les différents bals de notre ville : la Rotonde, Valentino, l'Elysée...

Où la voyait toujours la première dans les quadrilles tumultueux. D'anciens l'avaient appelé la Chahuteuse. Il est vrai qu'elle se trémoussait avec un entrain indescriptible.

On est Mascotte, on ne le devient pas, disait Laurent XVII à son chambellan. En revanche, si on ne nait pas cocotte, il est très-facile de le devenir.

Henriette fit tout ce qu'elle put pour cela, elle y réussit. La petite dévotionnaire devint bientôt la plus dévergondée de l'atelier.

De plus, elle était coquette et portait des robes à falbalas. Ce luxe étonnait ses compagnes. Lorsqu'elle arrivait le lundi, elle semblait toute chose...

Un beau jour, elle ne parut pas à l'atelier. Ses amies avaient remarqué qu'un jeune homme venait l'attendre chaque soir à la sortie. Il l'avait probablement enlevée. C'était un calicot. Il avait remarqué la petite ; son col fripon, ses manières gamines, sa petite frimousse ébouriffée et pas bégueule l'avaient séduit. Il lui déclara sa flamme.

Il venait de faire un héritage. Cela tombait à merveille ; on serait heureux comme des rois, Trente mille francs. Cela doit durer éternellement quand on s'aime !

Henriette avait le flair subtil. Elle entrevit un avenir couleur de rose. Puisqu'il veut me faire la courte échelle pour grimper au sommet de l'arbre des cascadeuses, acceptons, pensa-t-elle.

Et elle accepta. Lyon est bien triste pour des amoureux. Qu'en pensez-vous ?

Le brouillard serait un bien pauvre épithalame. On partit donc à Paris, ce centre de tous les plaisirs et de toutes les joies, ce paradis où devraient s'épanouir toutes les lunes de miel. Comme on voulait que la partie fut complète, on invita Marguerite.

On mena joyeuse vie, là-bas. On descendit dans les hôtels en renom, on se mit à fréquenter les théâtres et tous les endroits où l'on s'amuse. Les soupers au Helder succédaient aux soupers de la Maison d'Or.

Chaque jour le jeune homme faisait de nouvelles surprises à ses compagnes, c'étaient des bijoux, des toilettes à n'en plus finir.

Ce luxe n'étonna pas les deux ouvrières. Elles sont de celles que rien n'étonne et que rien ne blesse. Leur cut-il donné le Régent, qu'elles eussent voulu tous les diamants du shah de Perse.

C'est ainsi qu'elles se lancèrent toutes les deux.

Cinq mille francs passèrent en moins d'un mois.

L'héritage ne devait pas durer bien longtemps en prenant cette allure.

Au bout d'un mois nos deux voyageuses revinrent à Lyon avec leur mentor.

A leur arrivée à Lyon, elles devinrent toutes deux des clientes assidues du seigneur Papat. On ne rencontrait qu'elles à la taverne de l'Est.

Le vaillant gentleman continuait à mener la vie à grandes guides, espérant sans doute qu'un nouvel héritage succéderait au premier. Il se trompait, hélas ! Un beau matin, on lui annonça que le portefeuille était vide et qu'il ne lui restait plus qu'à entonner la ballade du dernier sou.

Lorsque la petite Kaillou vit que le Pactole s'était tari, elle devint rêveuse. Elle venait de faire son apprentissage. Elle avait coudoyé des tendresses de toutes les classes, elle commençait à voir les choses du côté réel.

Elle avait débuté par un coup de maître. Trente mille francs en quelques mois. La chose valait qu'on en parlât, surtout de la part d'une paysanne à peine échappée de sa basse-cour, d'une dévotionnaire fraîchement émoulee de l'atelier.

Le jeune homme se voyant abandonné, alla se réfugier à Valence chez ses parents. Malheureusement ceux-ci reprochèrent ses folies. On l'accueillit mal.

Au bout de quelques jours il revint à Lyon et s'en vint sonner à la porte de sa maîtresse.

Ce fut en vain. La belle se montra inflexible. Cœur de silex, mademoiselle Henriette. Très-dure, cette petite Kaillou.

Toute couverte des bijoux qu'il lui avait donnés, elle le laissa passer la nuit à la belle étoile, alors qu'un autre délaçait le corset de satin rose que, huit jours auparavant, il lui avait fait choisir dans un des grands magasins de la capitale.

L'ancien calicot crut qu'il était devenu fou ! Comment, cette femme dont il avait réalisé les moindres caprices, cette femme qu'il avait comblée de présents, qu'il avait couverte de son or, voilà comme elle le recevait !

Il ignorait, le pauvre naïf, qu'il peut loger plus de cruauté sous la chemise brodée d'une fille d'Eve, que dans le cœur d'un Néron.

Il eut un instant l'idée de se venger. Il eut voulu la voir raler à ses pieds. Ces atrocités vous mettent des rêves rouges dans la tête.

Il semble presque impossible qu'une femme puisse torturer les cœurs avec de tels raffinements.

Peu à peu, il se calma. Il vit qu'il ne pouvait rien contre elle, il renonça à ses projets de vengeance. La justice n'écoute pas les amoureux.

Cependant Henriette était devenue une demi-mondaine. On commençait à la connaître.

A la taverne de l'Est, elle faisait d'interminables parties de Chien-Vert. On l'avait surnommée mademoiselle Serpent. Elle se tortillait tellement lorsqu'elle venait à perdre !

C'est alors qu'elle se lança, toutes voiles dehors, dans la vie cascadeuse. Elle pensa qu'il est très-désagréable d'être aimée par quelqu'un et qu'il vaut beaucoup mieux être courtisée partout.

Dix amants valent mieux qu'un, c'est un axiome.

Elle devint alors la nymphe Egérie d'une société de jeunes gommeux dont elle avait fait la connaissance.

Ce bataillon du suprême chic ne tarda pas à être appelé la... suite de Henriette Kaillou.

Ce fut son état-major ! Henriette aime le boudiné. Ça pose ! Cheveux aplatis et correctement ramenés sur les tempes ; le col emprisonné dans un rempart de schirting amidonné, vêtu d'un veston justaucorps anglais et d'un pardessus mastic d'une ridicule exiguïté, les jambes emprisonnées dans un haut de chaussettes très-collant et les pieds ornés de babouches phénoménales, le boudiné porte des gants rouges à broderies blanches et de grands chapeaux à bords fantastiques.

Il a des gilets à fleurs, des épingles en diamants ou en strass, des chaînes Directoire et des mouchoirs au lubin. Il est plein de chic et de distinction. Il a du galbe et parle avec un pschutt excessif !

Henriette adore le boudiné parce que le boudiné est quelquefois naïf et qu'il dit toujours : vous êtes charmante ! Elle aime le boudiné parce qu'il ne dit pas vingt francs mais un louis, parce qu'il a de la douille et qu'il la dépense follement.

Elle l'aime aussi parce qu'il n'est pas susceptible.

Henriette aime toute sa suite et pas un des membres de sa suite n'est jaloux de son camarade.

C'est beaucoup plus commode qu'un amant, car ! Dans une suite comme cela il y a toujours quelqu'un de disposé à payer du champagne.

Henriette s'est rendue très-célèbre au Casino de Charbonnières cet été. Elle était là tous les soirs. Marguerite l'accompagnait.

Elles avaient une veine incroyable. Chaque soir elles s'en allaient les poches pleines.

On finit par découvrir la ficelle : les deux belles petites possédaient une Mascotte. Or, chacun sait que la Mascotte porte bonheur.

Si bien que, grâce à la Mascotte en question, les deux dames augmentèrent fort leur collection de bijoux.

Henriette Kaillou a ses pénales dans la rue St-Côme. Elle possède un boudoir vieux ou des plus coquets. Il est orné d'une foule de bibelots.

Elle collectionne les souvenirs. Sa collection est très-riche, ses bibelots sont innombrables.

Elle a tant de souvenirs, qu'elle ne se souvient plus, car, quoique jeune, elle a beaucoup aimé.

C'est une raison pour qu'il lui soit beaucoup pardonné.

Une consolation ! Son album contient les photographies de la plupart de nos belles petites, quant aux photographies masculines, on ne les compte pas.

C'est une habitude du café Berthou. On l'y rencontre presque tous les soirs.

De plus, elle est l'amie intime d'Amélie l'Italienne. Elle a remplacé Fonfon auprès de la signorina. Depuis quelque

temps, ces deux belles ne se quittent plus.

Elle est toute petite et toute mignonne. On la prendrait pour une poupée, ses yeux noirs sont vifs et éveillés ; sa petite frimousse, que ses cheveux encadrent de leurs frisons fous, a la beauté du diable.

Elle ploit, mais elle n'est pas jolie, jolite. Très-gentillette, elle aime à rire, à chanter, à faire du bruit et à souper au champagne. Lorsqu'elle est assise, elle lève sans cesse la jambe pour laisser apercevoir son mollet. C'est un tic !

Ses toilettes sont assez jolies, elle a du goût ; le frofouron lui plaît, elle connaît l'art de disposer le chiffon.

Je crois bien qu'avec ses airs de petite fille, elle l'est beaucoup moins qu'on ne le pense et, qu'en rêve, elle a déjà vu cet être mystérieux.

Qui nous fait un salut d'ami Et se détournant à demi, Du doigt nous montre la colline.

Elle songe à l'avenir, Henriette Kaillou doit avoir du 3 %, et sa cassette doit être bien garnie. On a de l'ordre dans sa famille. Demandez plutôt à Marguerite la Souriante.

NESTOR.

LES POSEURS D'APRINS

RENGAINE-ACTUALITÉ

I
Le lapin est fort à la mode, C'est la grande actualité : Les poseurs d'aprin ont leur code Et l'agencement est redouté. Chaque jour de quelque victime nouvelle. Dans l'édifice d'aujourd'hui, Mais j'en ai trop bien leurs ficelles Pour qu'ils arrivent à m'en poser.

Parlé : Et quand j'entends un d'ces farceurs murmurer à mon oreille : Oh ! tiens, tout pour toi ! Viens que j'emmène à la campagne ! Une chaudière et ton cœur, ce serait pour moi l'bonheur ! J'ai répondu : Et la sœur ?

Un lapin, Gros malin ! C'est pas chose Qu'on me pose : Il faut lever plus matin Pour me poser un lapin.

II
Le poseur d'aprin est facile A reconnaître, en vérité. Serait-il encore plus habile, Je n'en suis pas longue à l'égaler. Si sur les tempes il ramène, S'il porte des bagues et d'gros bijoux, C'est un chevalier de la garenne, C'est un poseur, méfiez-vous !

Parlé : Aussi quand j'vois un d'ces Messieurs à roulaquettes s'avancer vers moi, Je polisson et la bouche en cœur, j'ai dit en ramenant moi-même et en lui tapant sur l'éventre :

Un lapin, etc. Mesdames faisons donc alliance Contre les ravages du lapin ; Et qu'un comité d'assistance Siège du soir jusqu'au matin. Au Garenne-club votons la guerre Et rallions nous à ce cri : Fierement gravé sur notre bannière : Le lapin, voilà l'ennemi !

Parlé : Oui, Mesdames, la crainte du lapin, a dit l'Grand Salomon, est l' commencement de la sagesse, *initium sapientia timor Lapini*. Ralliez-vous donc à mon panache blanc ! Et si vous n'le trouvez pas toujours sur l'chemin d'honneur, vous l' trouverez du moins sur celui d'la victoire... et des pièces d'cent sous, car

Un lapin, C'est certain, C'est pas chose Qu'on me pose ; Il faut s'élever plus matin Pour me poser un lapin.

UN FAUTEUIL PHILOSOPHE ET MISS DIAMANTINE.

COURRIER DE LA MODE

J'ai déjà essayé de réagir contre la mode consistant à habiller les enfants de soie, de velours, de plumes, de lampas et de dentelle ! Eh bien ! cette mode que je ne trouve pas bonne pour les jeunes enfants, parce que c'est une dépense mal placée, je la trouve tout à fait mauvaise quand elle s'applique aux jeunes filles. Mais, me direz-vous, vous décrivez souvent des toilettes toutes de velours et de satin pour enfants et jeunes filles. Oui, je les décris, mais surtout comme modèles, et je suis bien obligée de sacrifier à la mode et de dire ce qui se porte et ce qui se fait. C'est aux mamans à ne pas se laisser égarer par leur tendresse pour leurs chers bébés et à se souvenir qu'en leur donnant des goûts simples, elles triplent leur dot.

Quelques personnes m'ont demandé des renseignements sur la façon dont il faut habiller les jeunes filles de quatorze à seize ans que l'on conduit dans des parties de famille, qui commencent par une soirée musicale et se terminent par une sauterie, pour amuser les jeunes filles qui dansent, quelquefois entre elles, faute de cavaliers.

Rien ne serait plus aisé que de décrire quelques brillantes toilettes de peluche rose ou bleue, à la jupe bordée d'une fraîche guirlande de roses et, au corsage de satin à camargo et ornements de dentelle et de fleurs.

Ce genre de toilette ne convient pas à cet âge, et si la tarlatane ne se démodait pas tous les ans d'avantage, c'est elle que je conseillerais pour habiller ces aimables adolescentes ; heureusement, on la remplace avantageusement par le voile qui peut, après la fête, se tendre en noir ou en une autre couleur et servir de robe d'uniforme ou de robe de tous les jours.

Le blanc est la couleur qui se prête le mieux à cette combinaison.

Le bleu et le rose sont également jolis, mais moins virginaux. Les bails blancs, si à la mode maintenant, permettent à toutes les jeunes filles d'être vêtues de cette jolie couleur, sans qu'on ait à craindre la rivalité de toilette.

La forme la plus élégante est la jupe plissée dans toute sa hauteur, avec large écharpe nouée, tenant au corsage. Ce dernier doit être à la vierge, avec fronces tout autour de l'encolure, s'il est fermé, et fronces devant. Il peut être aussi à petites basques, mais la forme blouse est plus jeune, serrée à la taille par un ruban n° 12, formant petit nœud sur le côté un peu en avant, à grands bouts tombant jusqu'au bas de la jupe. Dans les cheveux, nœud de même ruban ou petit bouquet de marguerites, de muguet, de fleurs des champs ou de myosotis.

Le même bouquet peut passer dans la ceinture en marée de velours.

Très peu de bijoux, un porte-bonheur ou un bracelet d'argent, pas de boucles d'oreille, une

croix ou un médaillon, ou, ce que je préfère, un simple ruban étroit, noué devant en frot. Si c'est un grand bal et que la laine puisse paraître un peu simple, il faut la remplacer par le tulle uni, toujours plissé ; une jeune fille bien élevée ne doit pas se décoller avant l'âge de dix-sept à dix-huit ans. Le corsage de tulle sera donc montant et le dessous modestement décolleté.

Les bras seront nus sous les manches de tulle s'arrétant au coude. Mêmes observations pour les fleurs et les bijoux. Dans l'une ou l'autre circonstance, bas de fil très fin, blancs, à jours ou brodés ; pas de bas de soie surtout ; souliers de satin en chevreau blanc.

La robe doit tomber juste à la hauteur de la cheville. La coiffure doit être très simple, quoique élégante. Le mieux est de friser tous les cheveux et de les laisser retomber en arrière de toute leur longueur, en relevant les côtés sur le sommet de la tête par un petit peigne que l'on cache ensuite par le nœud ou le bouquet, voire même par une touffe de frises. Une jeune personne ainsi vêtue sera toujours trouvée charmante, je l'affirme.

Cela ne m'empêchera pas, cependant, d'indiquer des toilettes de jeunes filles beaucoup plus riches quand j'en aurai l'occasion ; certains pays et certaines sociétés ne se contentant pas de cette simplicité toute française.

Blanche DE GÉRY.

Un Lendemain

BAL MASQUÉ

(HISTOIRE VRAIE).

Ce matin-là je dormais. Un joyeux coup de sonnette m'éveilla en sursaut. Je me jetai vivement hors du lit, passai ma robe de chambre et allai ouvrir.

« Diable, mon cher, encore couché ! » s'écria en entrant mon plus intime ami, Paul de X., lieutenant au... régiment de chasseurs. Mais sanghe ! il n'est plus l'heure de dormir, mais bien de faire fête à l'enfant prodige qui te revient, au frère qui se souvient de son frère ! « Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. »

Paul était réellement un frère pour moi, pauvre étudiant sans famille, sans amis réels. Dans une occasion qui se présente rarement, je lui avais sauvé la vie, et il m'en gardait une reconnaissance sans bornes.

« Donc, mon cher, je suis en congé pour trois jours et je tiens essentiellement à passer ces trois bienheureux jours avec toi. Envoie au diable la docte faculté, comme moi mon régiment, et vive Dieu, amusez-vous ! Charmant garçon ! s'il eût connu l'issue fatale de cette journée ! »

Nos plans furent vite dressés. Nous devions déjeuner seuls, le soir dîner au Helder avec quelques amis de Paul, et ensuite aller au bal de l'Opéra.

Le soir, nous étions presque gris au moment de nous y rendre.

Je ne vous conterai pas ce que l'on voit au bal de l'Opéra, cela devient si banal, que si cela continue, on n'ira plus du tout.

Paul avait fait la conquête d'un domino bleu, ses amis, qui de débauchades, qui de pierrettes.

On projeta de souper aux Princes, et comme de juste, le projet fut vite adopté. Nous quitâmes donc le bal au moment où Métra faisait le galop final.

Tous étions d'une gaieté extravagante, buvant, mangeant, chantant, oubliant. Un ami de Paul, le vicomte de l'Oseraie, proposa que chacun contât son histoire.

La proposition acceptée à l'unanimité, on tira au sort à qui commencerait. Le sort désigna le domino bleu qui avait entamé avec Paul une conversation des plus galantes. L'inconnue se leva donc et commença :

« Messieurs, mon histoire est drôle, elle vous fera rire, écoutez ! « Je suis de noble souche, mon père, conseiller à la cour de... se trouva subitement ruiné par des spéculations malheureuses. Ma mère, en mourant de chagrin, et un beau jour on trouva mon père la tête fracassée. »

« Mon frère, dont le devoir était de se charger de ma jeunesse, mon frère me mit en pension et s'engagea ; il doit être maintenant comme vous, messieurs, un brillant officier. Moi, la vie de pension me pesait, je m'enfuis un jour et me suis faite... ce que je suis. »

« Vous voyez, Messieurs, que mon histoire est drôle et que j'avais raison de vous dire quelle vous ferait rire. »

Un silence glacial accueillit ces dernières paroles.

Je portais machinalement les yeux sur Paul, je le vis chanceler.

Retrouvant dans l'ivresse une lueur d'énergie, il tira de la poche de son dolman un mignon revolver à crosse d'ivoire et se l'appuya sur le front.

« Mes amis, s'écria-t-il, ma faute a été grande, mais je la répare, adieu ! Pardonne-moi Juliette ! »

Je restai inerte, car j'avais compris. Les amis de Paul se précipitèrent sur lui cherchant à le désarmer. Je me rappellerai toujours ces jeunes gens, essayant d'arracher un des leurs à cette mort brutale ! Paul se dégagea, calme maintenant.

« Messieurs, une dernière prière, je veux mourir debout, et n'avez pas l'air de faire l'aumône de ma vie, quand je paye une dette. »

Il fit feu et tomba, le crâne fracassé, comme son père.

« Son corps, reconduit par les soins de ses amis au dépôt de son régiment, a reçu les honneurs militaires. »

Je n'ai pas pu assister aux obsèques, car je reconduisais M^{lle} de X..., sa sœur, à Ville-Evrard.

Elle est folle sans espoir de guérison. Et je reste seul pour pleurer sur ces deux cadavres.

E. DUVAL, de Grasse.

Paris, 8 janvier 1883.

A UNE FEMME HONNÊTE

Son œil est si noir qu'on tressaille, Sa lèvre est la fraise des bois, Et l'on fait le tour de sa taille En la serrant dans ses dix doigts ; Comme un jonc au souffle d'Eole, Sa taille ploie, et ses cheveux, Tout noirs sur son teint de corail, Font paraître plus noirs ses yeux.

Le pied est petit, la main fine, Le sein se dessine, charmant, Et je sais bien ce qu'on devine En la regardant fixement.

Son mariage est authentique ; Elle a vingt ans, des regards fous, Et sa chevelure critique Les cheveux gris de son époux.

Et cet ange, à qui chacun quête Le plus petit regard aimant, Est un monstre : elle est trop coquette Et n'aime que le vêtement !

Elle veut que l'on parle d'elle En citant le chapeau du jour ; Et s'enveloppe de dentelle Dont chaque mètre est un amour !

Il faut des bijoux, des gants paille, Et de beaux bracelets avec Qui font qu'on couche sur la paille Et que l'on mange du pain sec ;

Il faut des robes qu'on raconte, Il faut des manteaux tissés d'or Qui font que la femme a la honte, Et que l'homme a souvent la mort !

Et c'est pourquoi cet ange frêle Se sert de ses yeux de couleurs, Et fait de son petit corps grêle La boutique de ses amours !

Pourquoi, souillant le nom de l'homme Qui l'épousa par un matin, Cette femme-là n'est, en somme, Qu'une déplorable catin.

Qui, soir et matin, s'évertue A traîner l'amour en joujou, Et qui, vile, se prostitue Pour le plus infime bijou !

UN PHOTOGRAPHE.

LIVRES NOUVEAUX

Vient de paraître chez Ollendorff, un des éditeurs les plus en vogue de la capitale, *La Fille aux Oies*, curieux volume de Jean Roland.

Chez Rouff, toujours des nouveautés. D'abord, *L'Amour qui fait manger*, d'Alexis Clerc, livre fort intéressant aussi plein de savoir que l'Indigne son titre.

Les *Trésors de la Montagne*, de Jules Gros, l'auteur déjà très célèbre des *Trésors de la Mer*. Recommandé à nos lecteurs.

L'éditeur Charavay qui apporte un si grand soin aux publications qui sortent de sa maison vient de publier : *Souvenirs de la Commune*, par Edgard Morel, dont on connaît le talent.

On voudra lire cet ouvrage qui est d'un grand intérêt. Nous en reparlerons.

La *Terre natale*, impression d'un campagnard, par le baron Lafont de St-Mur, sénateur de la Corrèze, aura un vif succès.

Nous recevons de Paul Soullière, un poète d'avenir, un charmant petit volume *Roses et Violettes*, dont nous reparlerons.

Nous signalons et nous recommandons vivement à nos lecteurs le *Bulletin d'Education Militaire* que publie le libraire CHARAVAY FRÈRES, à Paris, 4, rue de Furstenberg. Le Bulletin paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

Voici le sommaire du sixième numéro : I. La Défense nationale. — II. Topographie. A. Gervais. III. Tir (suite). A. Gervais. — IV. Géographie militaire (suite). A. Aubert. — V. Récits du sergent François (suite). CHAPPELLE BROCHARD. — VI. Tableau d'honneur. — VII. Les poètes de la Patrie. Le Vengeur. LEBRON. — VIII. Echos et renseignements. — IX. Documents officiels. — X. Causerie économique. — Pensées et maximes. — XII. Les Jeux de l'esprit. — Boîte aux lettres.

LA MODE DE PARIS

ET SON ÉDITION BI-MENSUELLE

LA MODE UNIVERSELLE

Ces journaux, EXCLUSIVEMENT FRANÇAIS, sont la plus exacte expression de notre goût national. Il suffit d'un simple examen pour faire éclater leur élégance supérieure sur les banales et lourdes reproductions allemandes de nos modes, qui s'étalent dans certaines feuilles.

Nous engageons nos lectrices, pour s'en convaincre, à demander un numéro spécimen, qui leur sera envoyé gratuitement par l'Administration, 25, rue de Lille, Paris.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, 23 janvier.

Une accalmie s'était produite samedi ; l'ensemble de la cote avait obtenu une légère reprise ; aujourd'hui les liquidations d'acheteurs ont commencé et elles n'ont pu trouver de contreparties qu'en produisant une forte baisse. Le 5 0/0 est tombé à 111 60 le 3 0/0 à 77 70, l'amortissable à 78 75, la Banque de France à 5 200, le Foncier à 1245, la Banque de Paris à 905, le Lyon à 1485, le Midi à 1 025, le Nord à 1 690, l'Orléans à 1 495, le Suez à 2 070, le Gaz à 1 470, le 5 0/0 Italien à 85 60, la Banque ottomane à 1 686. Il y a peu de changement sur l'Unité-Égyptienne à 353 et sur le 5 0/0 Turc à 11 37.

Rappelons à nos lecteurs que la souscription aux 600 000 obligations foncières du Crédit Foncier de France sera close le soir jeudi 25 courant.

Les nouvelles obligations sont émises à 330 fr., soit 30 à 35 fr. meilleur marché que les obligations de chemins de fer ; elles rapport